

L'air...

LES
VAINCUS
DE 70
ONT ENFIN
LEUR
REVANCHE!



Les livres qu'il faut lire :

MARTIN BURNEY, BOUEUX, BOXEUR et MARCHAND D'OISEAUX, par O. HENRY. Traduction française de MAURICE BEERBLOCK. Dessins de GUS BOFA. — Un volume in-16. — Collection littéraire des romans fantaisistes. — (L'Édition française illustrée, éditeur.)

William Sydney Porter, dit O. Henry, l'humoriste si populaire en Amérique, tant apprécié en Angleterre, nous était vanté depuis dix ans. Notre paresse à rechercher les écrivains étrangers s'atteste aujourd'hui plus négligente que jamais. Comment n'a-t-on pas offert plus tôt au public français ces contes d'une telle saveur ?

Après tout, peut-être vaut-il mieux garder des surprises et c'en est une — et que l'on appréciera — la révélation de son *Martin Burney*, où l'imprévu joue à cache-cache avec la fantaisie. Comme Mark Twain, O. Henry a le don de trouver parmi les choses les plus quotidiennes des ressources illimitées de drôlerie, de lier le comique par les chaînes des rapprochements inattendus. Supérieur au copiste du *Journal d'Adam*, il témoigne d'une recherche plus aisée, rapide. Son allant est d'une franchise, d'une sûreté que l'humour, souvent contraint à des commentaires, ne connaît pas toujours. *Martin Burney* plaira chez nous où l'on sait discerner les plus jolies nuances de l'observation, et où l'on aime, ainsi que l'écrivait Barbey d'Aurevilly, « jusqu'aux bêtises de la gaité ».

La traduction est-elle d'une fidélité rigoureuse ? Je ne puis le dire. Mais elle me paraît d'un tour, d'un esprit conformes à ceux de l'auteur. Elle est d'une rare finesse d'écriture. Ses qualités ne surprendront pas ceux qui ont lu les vers de M. Maurice Beerblock et connaissent entre autres cet étonnant poème qui a une sorcellerie de mouvement et de sonorités et dont le titre est : *Nostalgie d'Arabella*.

L'HOMME QUI GAGNE, par RENÉ PUJOL. — Un vol. in-16. — (L'Édition française illustrée, éditeur.)

Quel ambitieux sans fortune n'a pas caressé cent fois ce rêve : gagner au jeu une forte somme, devenir en quelques instants paré de toutes les séductions de la richesse ? Songe éblouissant, dont le philosophe dédaigne le mirage, mais qui aveugle le jouisseur et, réalisé, peut transformer un homme, changer son rôle social selon des tendances intimes, ignorées même de celui qui les nourrit.

M. René Pujol a élu ce thème séduisant d'un humble dont les courses emplissent les poches et qui, lui, veut réaliser une existence conforme à de piétres désirs de luxe tapageur. Comment, au retour de Longchamp, Georges Lafon rencontre Marise, comment naît et se transforme leur amour selon les circonstances, comment le héros du livre devient un « heureux, dispos et repu », serait trop long à expliquer ici. On l'apprendra en lisant ce roman vif, moqueur, amer, parfois d'une observation aiguë. Et malgré ses hardiesses, vraiment et simplement moral. Un adolescent curieux trouvant ce livre qui n'a pas été composé pour lui, ne voudrait pas devenir un Georges Lafon, et bâtirait une destinée moins basse à l'*Homme qui gagne*.

LES CROIX DE BOIS, par ROLAND DORGÈLES. — Un vol. in-16. — (Albin Michel, éditeur.)

M. Roland Dorgèles est, parmi les journalistes contemporains, l'un des plus heureusement et généreusement doués. Nul n'est apte à fixer, comme il y parvient, en un écho, un article, une nouvelle, le visage changeant de l'actualité. Avec une prodigalité que seule une impondérable richesse peut permettre, il a éparpillé des trésors d'esprit. Et les initiés qui lisent un petit chef-d'œuvre de vingt lignes non signées ou parues sous le masque léger d'un pseudonyme, reconnaissent vite une manière nerveuse, verveuse et ne se trompent jamais quand ils disent : « Ca, c'est du Dorgèles ! »

Nous avons de cet écrivain (en collaboration avec M. Régis Gignoux) un roman d'une fantaisie audacieuse : *La machine à finir la guerre*. Voici, après les pages sur l'arrière, celles du front. M. Roland Dorgèles, qui fut caporal-mitrailleur et gagna devant Neuville-Saint-Vaast, une citation magnifique, nous donne aujourd'hui *les Croix de bois*. C'est le livre de l'infanterie, livre frémissant, douloureux, sans parti-pris de pessimisme, puisque gai souvent, de toute cette gaité saine ou fiévreuse qui tendit ses forces contre la mort.

On se demande pourquoi la censure qui a autorisé la publication du *Feu*, parfois si démoralisant, de M. Henri Barbusse, a différé la sortie des *Croix de bois*, de ces pages fidèles, hardies, terribles, mais où passe un tel souffle de vérité qu'elles assainissent et réconfortent. Ne cherchons pas à pénétrer les desseins qui ont retardé notre joie à trouver ce volume et son accent sincère, et mettons-le au tout premier rang des expressions littéraires de ce temps.

FININOISEAU, par HENRI DUVERNOIS. — Un vol. in-16. — (Flammarion, éditeur.)

C'est une réimpression. On ne trouve plus chez les libraires le volume que Martin avait paré d'une belle dame et le recueil s'offre aujourd'hui plus sévèrement habillé, toujours aussi charmant, davantage encore, semble-t-il. Ces histoires du bon vieux temps de paix trouvent, lorsqu'elles sont sentimentales, un attendrissement plus facile en nous. Narquoises, caricaturales, elles recréent une atmosphère presque aussi émouvante que celle où vivent les personnages les plus épargnés par M. Henri Duvernois. C'est que les temps ont changé sans que les hommes changent — ni les femmes ; des travers jadis agaçants nous ravissent aujourd'hui. Le père de *Crapotte* et de *Nounette* a fixé avec tant d'art les ridicules d'une époque, son imagination a brodé si plaisamment qu'on tire de la seconde lecture un plaisir plus vif que de la première.

M. Henri Duvernois est un maître de la nouvelle. Il faut écrire que personne, depuis le Maupassant des *Contes de la Bécasse*, n'a mieux pétri un genre à sa manière.

SUR LES CHEMINS DE LA GUERRE, par ROBERT DE FLERS. — Un vol. — (Éditions Pierre Lafitte, éditeur.)

Après les théâtres des boulevards, celui des hostilités. Et M. Robert de Flers qui changeait souvent de scène a pris à la guerre ses habitudes paisibles. Il a voyagé en qualité d'officier de liaison, vu beaucoup d'aspects de l'Europe bouleversée, et noté, commenté tout ce qui lui a paru intéressant. Nous avons lu déjà un très grand nombre de carnets de route. Disons-nous que tout en celui-ci semble original, inédit ? Non, certes. M. Robert de Flers a eu trop de devanciers. Mais il a pu réunir beaucoup de détails utiles à l'entente générale du grand drame ; je signalerai notamment ses impressions de Roumanie.

VILLES ET PAYSAGES D'OUTRE-RHIN, par MARC HENRY. — Un vol. — (Payot et Cie, éditeurs.)

De Hambourg, Brème, Lubeck, Leipzig, Dresde, Prague, Francfort, Dusseldorf, Cologne, M. Marc Henry nous avait déjà prouvé en deux ouvrages de pénétrante analyse : *Trois villes* et *Au pays des maîtres-chanteurs*, sa connaissance profonde de l'Allemagne militariste, industrielle, de l'Allemagne artistique et intellectuelle aussi. Mœurs, folklore, âmes des habitants et des vieilles légendes, aspects, tout compose ici un enseignement de valeur réelle, sans outrance. Il suffit de lire l'avertissement que l'auteur a

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

placé en tête de son travail pour avoir confiance et se livrer sans inquiétude à la sagesse de ses constatations, à la sûreté de ses vues.

MON BRIGADIER TRIBOULÈRE, par EUGÈNE MONTFORT. — Un vol. — (Société littéraire de France, éditeurs.)

En un petit volume que le peintre Marquet a illustré avec un très rare bonheur, se dessine un portrait, l'image physique et morale d'un brigadier du train des équipages. Le romancier vigoureux de la *Maîtresse américaine*, de la *Turque*, de la *Belle enfant*, n'a pas voulu que la vie civile reprit Triboulère sans nous laisser l'existence militaire de ce joyeux compagnon.

Et ce court essai donne une impression de solidité, d'achevé, que de gros volumes ne laissent pas toujours. M. Eugène Montfort se plaît à étudier les expansifs, les êtres où la vie rayonne. Son Triboulère est aussi parfait que le négociant de son beau roman marseillais.

LES GUERRES D'ENFER, par LÉON SÉCHÉ. — Un vol. — (Payot et Cie, éditeurs.)

« M. Séché n'estime pas que la grande guerre soit un dénouement. Il y verrait plutôt une sorte de prologue, un drame guerrier qui, pendant le xx^e siècle, aura le monde pour théâtre et pour acteur, l'humanité. Les vieilles distinctions : neutres et belligérants, combattants ou non-combattants, seront abolies. Plus que jamais « un loup » pour son frère, l'Homme apportera dans le vieux conflit d'Abel et de Caïn un art subtil de donner la mort inconnue jusqu'à lui. »

Ainsi, M. Laurent Tailhade présente ce livre qui n'est pas précisément rédigé pour les enthousiastes d'une Europe idyllique, fraternelle — ou qui leur est dédié s'ils veulent ne pas s'endormir dans leur enthousiasme et profiter de tous les avertissements.

DE DAVID A DEGAS, Propos de peintre, par JACQUES-EMILE BLANCHE. — Un vol. — (Emile-Paul, éditeur.)

M. Jacques-Émile Blanche a rédigé pendant la guerre les cahiers d'un artiste, cahiers bourrés de notes curieuses, de croquis spirituels, d'aperçus originaux. Ce peintre sait écrire. Rémy de Gourmont, dans son *Problème du style*, concède aux visuels le premier de tous les dons ; le nouvel exemple fourni par M. Jacques-Émile Blanche l'eût satisfait. *De David à Degas* est un recueil très prenant de souvenirs, souvenirs de la fréquentation artistique ou personnelle auprès de David, Ingres, Degas, Renoir, Cézannes, Whistler, Fantin-Latour, etc.

Cette publication nous vaut la bonne fortune aussi d'une préface de M. Marcel Proust, qui est l'un de nos écrivains les plus heureusement minutieux — et l'une des moins connues de nos intelligences.

RIMES SANGLANTES, par HENRI VARDIAR. — Un vol. in-16.

Livre d'un poète et d'un soldat. Formé à la grande école du romantisme, il aborde tour à tour des sujets d'une ampleur hugolique et d'une grâce lamartinienne, plus en disciple qu'en écrivain capable d'inventions verbales et de nouveaux rythmes. La petite pièce *Terre d'Alsace*, qui termine le livre, pourra être jouée avec succès.

JEAN PELLERIN.

LIVRES REÇUS

Les Commentaires de Polybe, par Joseph Reinach (FASQUELLE, édit.). — *Lettres et Souvenirs d'Edouard Junod, capitaine à la Légion étrangère*, réunis par Paul Seippel (CRÉ, ET Cie, édit.). — *Contes à la Cigogne*, par Luigi Libero Kuffo (EUGÈNE FIGUÈRE, édit.). — *Guynemer, l'as des as au combat*, par Jacques Mortane (L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE). — *Contes à la marraine*, par Maurice Ch. Renard (L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE).

HERNIE



NOUVEAU BANDAGE

PLUS de SOUS-CUISSE de RESSORT DORSAL

Contention parfaite — Fixité absolue

Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS



Procurez-vous le RELIEUR ÉLECTRIQUE de « J'ai vu » pour conserver les numéros. — 3 fr. 75 franco

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE



LA REINE MARIE DE ROUMANIE ARRIVE AU GALA DONNÉ PAR L'OPÉRA AU PROFIT DES ENFANTS DES RÉGIONS LIBÉRÉES

Organisée par le Syndicat de la presse parisienne, une fête de bienfaisance au bénéfice des enfants des régions libérées a eu lieu à l'Opéra le 1^{er} Avril et a produit 414000 francs. La Reine de Roumanie qui avait envoyé 10000 francs assistait à la représentation, et y fut très acclamée.

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1919.)

FOP. 47

J'ai vu.

LA DÉMOBILISATION DES CHIENS DE GUERRE



Quelques chiens de guerre le jour de leur démobilisation. — (Entourant le document central) : Chiens qui suivirent les soldats du front à titre "amis indispensables". Depuis quelques jours on démobilise les chiens de guerre qui ont été de si précieux auxiliaires pour nos soldats et qui, comme tous nos poilus, ont leur livre d'or. « Brutus, N° M^e B 22 743, du 22 au 28 janvier a signalé trois patrouilles ennemies, a été tué pendant sa faction. — Sultan, N° M^e C 1263, dans la nuit du 15 décembre a signalé une patrouille ennemie et a ainsi évité une surprise... » Et mille autres exemples semblables. Que vont devenir nos braves mobilisés à quatre pattes ? Les uns trouveront de bons maîtres, mais les autres ? Car les chiens de guerre, à part quelques refuges privés, n'ont pas leur Hôtel des Invalides, et la fourrière les guette sans souci de leur passé glorieux.

COMMENT ILS NOUS ONT TRAITÉS EN 1871

"Enfin la bête est morte" !
Telles furent les paroles de haine de Bismarck, lorsqu'il eut enfin arraché à la signature de Thiers et de Jules Favre l'abandon de l'Alsace et de la Lorraine et l'occupation de Paris. Puis il siffla l'hallali... C'était la paix de la force que le chancelier de fer nous imposait, le poignard sur la gorge, sans donner à la



France meurtrie le droit de discuter. Aujourd'hui l'Entente victorieuse pourrait, elle aussi, invoquer le droit du plus fort. Elle n'en veut point, et la modération qu'elle apporte aux préliminaires de paix contraste singulièrement, ainsi que l'expose notre collaborateur, avec la brutalité et la férocité de Bismarck dans ce même Versailles, il y a quarante-six ans.

L'ALLEMAGNE ne connaît pas encore les conditions de paix arrêtées par les plénipotentiaires de l'Entente à la conférence de Paris : mais si elle se plaint avec amertume du malaise angoissant qui résulte pour elle de l'incertitude de leurs décisions, elle affecte surtout une bruyante indignation de la violence qu'elle prétend lui être faite en recevant des Alliés un statut territorial, économique et militaire, que ses propres représentants n'ont pas été admis à élaborer.

Elle feint d'oublier comment, quarante-huit ans plus tôt, dans ce même Versailles, où seront convoqués ses délégués pour signer les préliminaires de paix, son intolérable orgueil de vainqueur imprévoyant des retours de justice nous imposa toutes les accablantes humiliations d'une paix brusquée.

Ce qui frappe, en effet, dans la conduite des vainqueurs de 1870 et en opposition avec celle des Alliés victorieux d'aujourd'hui, c'est leur hâte d'en finir précipitamment, d'éviter avec les lenteurs des discussions toutes les controverses où le droit peut opposer à l'âpre appétit de conquêtes de redoutables objections. Ils pressent les événements, abrègent ou suppriment les pourparlers pour arriver à obtenir simplement de nous l'acceptation obligatoire des conditions qu'ils entendent nous fixer.

Un mois à peine s'écoule entre la signature de l'armistice, le 28 janvier 1871 et la signature des préliminaires de paix au 26 février, et dans ce délai si court il a fallu encore procéder à une consultation nationale, élire une assemblée qui s'est réunie à Bordeaux et qui désigne un gouvernement d'apparence assez stable pour présenter la garantie qu'il traite au nom de la France ; réunie le 12 février, l'assemblée a nommé M. Thiers « chef du pouvoir exécutif », et c'est en cette qualité au moins provisoire de chef de l'État qu'il reçoit tous pouvoirs de cette assemblée pour décider, en son nom, de la paix ou de la guerre.

Dès le 19 février au soir, accompagné de Jules Favre, ministre des Affaires étrangères, et d'une commission de quinze membres qui devaient, le cas échéant, l'assister de leurs avis techniques, Thiers quittait Bordeaux pour Versailles où il devait ainsi recevoir, dans la capitale même des rois de France, communication des intentions de nos ennemis. Cinq jours allaient suffire à ces derniers pour

LES SIGNATAIRES DES PRÉLIMINAIRES DE PAIX DU 26 FÉVRIER 1871. En haut, à gauche : Jules Favre ; à droite : Thiers ; en bas : le prince de Bismarck.

nous les faire connaître et nous contraindre à les accepter.

Sur la physionomie de ces journées mémorables, sur leur caractère douloureux et tragique, nous avons les témoignages identiques, à quelques différences de détail près, des deux principaux acteurs français : de Thiers et de Jules Favre. A quarante-huit ans de distance, leurs souvenirs reprennent avec un singulier relief d'actualité toute leur intensité d'émotion.

En arrivant à Versailles, le 21 février, sans avoir pris aucun repos, Thiers en était réduit aux hypothèses sur les propositions qui lui seraient faites. Elles lui furent le même jour

présentées par Bismarck, qui entendait traiter seul, sans l'accompagnement d'aucun représentant des États allemands, au nom de l'Empire qui venait d'être édifié. Les conditions allemandes comprenaient comme éléments essentiels la cession de toute l'Alsace, d'une partie de la Lorraine avec Metz et en outre le paiement d'une indemnité de 6 milliards.

Les envoyés français furent consternés ; le chiffre de 6 milliards effrayait Thiers qui montrait l'impossibilité pour la France au lendemain d'une guerre épuisante d'acquitter pareille somme ; la cession de Metz dont tout le passé historique et les aspirations étaient françaises lui apparaissait également comme une monstruosité.

En vain, il tenta de fléchir son implacable adversaire.

La tactique de Bismarck était d'objecter aux arguments pressants de Thiers que toutes les conditions de paix avaient été arrêtées d'avance, qu'il n'était lui-même qu'un instrument de transmission, et que loin de traiter notre pays avec dureté, l'Allemagne le témoignait d'une modération que l'État-major prussien jugeait excessive. Elle n'exigeait, selon lui, que des réparations légitimes et par réparations légitimes, il entendait le remboursement des frais de guerre, les pensions aux blessés, les secours aux veuves et orphelins, le rétablissement du matériel détruit et toutes les dépenses résultant de la victoire.

Ce sont ces mêmes revendications qui qualifiées par l'Allemagne d'alors de légitimes lui paraissent aujourd'hui injustifiables quand elles sont prescrites par les alliés.

La journée du 22 se passe en efforts inutiles de Thiers pour obtenir du chancelier une réduction du chiffre de l'indemnité. Il essayait de lui remontrer que « négocier un traité de paix, c'était discuter, c'était s'expliquer réciproquement et même transiger » ; mais excédé par les objections qui lui étaient présentées avec une merveilleuse souplesse d'éloquence, Bismarck finit par répondre : « Je suis bien bon de prendre la peine à laquelle vous me condamnez, nos conditions sont un ultimatum : il faut les accepter ou les rejeter, je ne veux plus m'en mêler ».

Le chancelier poussa même la duplicité et l'astuce jusqu'à offrir à Thiers les services



LA FRANCE DÉCHIRÉE
Gravure de l'époque montrant la France sous le poignard des reîtres de Bismarck et de von Molke, signant l'abandon de l'Alsace et de la Lorraine et l'occupation de Paris par les Allemands. (D'après l'Illustration).

de financiers allemands, M. Bleichröder et le comte de Henkel-Donnersmarck qui s'emploieraient à faire l'avance de l'indemnité au gouvernement français en se chargeant eux-mêmes de gérer nos finances.

Thiers repoussa avec dédain les insidieuses propositions de ces courtiers éhontés, et préférant la certitude d'un gain prochain aux risques d'un profit plus éloigné, Bismarck consentit à réduire à 5 milliards le chiffre de l'indemnité, pourvu qu'elle fût acquittée dans un délai de trois ans à partir de la ratification des préliminaires de paix.

Il n'y avait plus rien à obtenir sur le terrain financier; aussi tout l'effort de Thiers se porta-t-il sur la question des annexions territoriales pour arracher au moins Metz et Belfort à la convoitise du vainqueur.

Bismarck a prétendu, plus tard, qu'il ne tenait pas personnellement à l'acquisition de Metz, mais il déclara à Thiers que l'état-major en jugeait la possession indispensable pour la sécurité de la nouvelle Allemagne unifiée, et comme le plénipotentiaire français lui représentait le danger d'annexer un pays en violation des sentiments des habitants et de faire naître chez eux un désir de revanche et de vengeance, il répondit : « Ceci nous regarde; nous comptons sur un choc et nous espérons n'être point surpris ».

Après être heurté au sujet de Metz à l'intransigeance du chancelier, Thiers employa les suprêmes ressources de son patriotisme à conserver au moins Belfort à la France. Le 24 commencèrent au sujet de cette ville des discussions dont il a écrit : « C'est alors que j'ai commencé au sujet de Belfort une lutte dont je me souviendrai toute ma vie ».

La relation de Jules Favre a conservé à cette lutte dont il fut le témoin l'allure saisissante d'un drame. « Je vois encore M. Thiers, pâle, agité, s'asseyant et se levant tour à tour, j'entends sa voix brisée par le chagrin, ses paroles entrecoupées, ses accents à la fois suppliants et fiers ».

Dans un élan pathétique d'indignation, Thiers dit au vainqueur, tour à tour menaçant et sarcastique : « Qu'il en soit comme vous le voulez; nous demandons une ville française: vous nous la refusez; c'est avouer que vous avez voulu contre nous une guerre d'extermination... Non, jamais, je ne céderai à la fois Belfort et Metz. Vous voulez ruiner la France dans ses finances, la ruiner dans ses frontières. Achetez votre œuvre, nous vous combattons jusqu'au dernier souffle; nous pourrions succomber, au moins, nous ne serons pas déshonorés ».

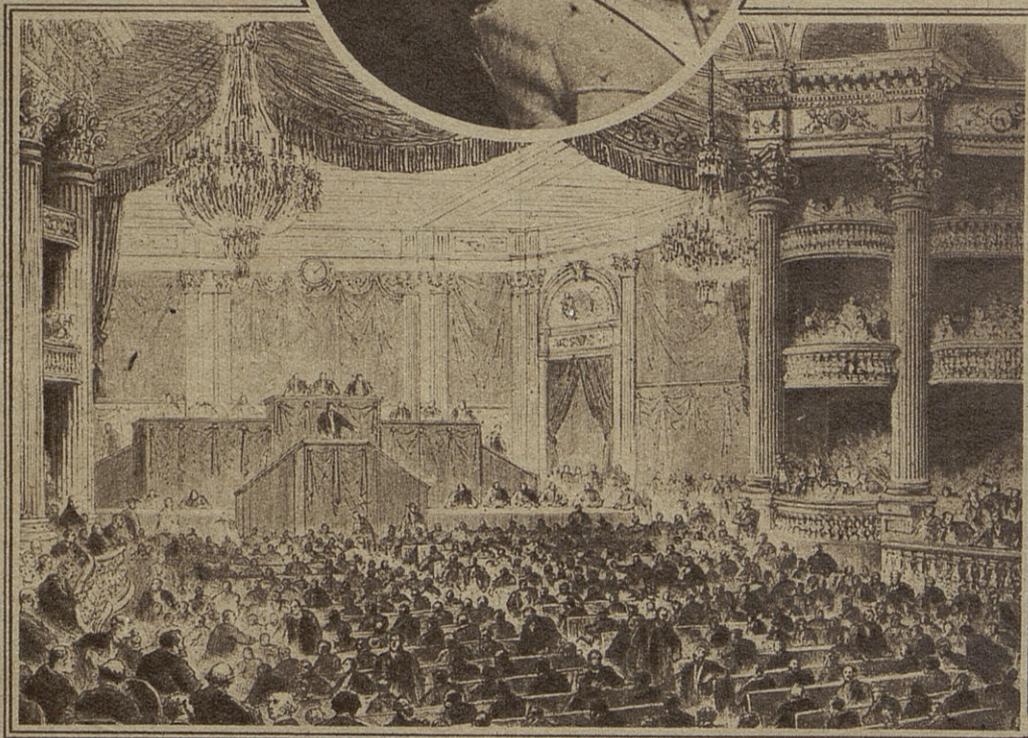
Bismarck craignit les effets de cette résolution désespérée; de plus, il ne tenait pas essentiellement à Belfort: la question de l'indemnité l'intéressait bien davantage, car il voulait une Allemagne plus gorgée d'or que de territoires; il était prêt à se donner l'allure d'un vainqueur généreux qui se laisse arracher une concession, mais cette concession même, il la marchandait en la faisant payer du prix d'une cruelle blessure d'amour-propre.

Il feignit donc de se rendre personnellement aux raisons de M. Thiers, mais d'avoir besoin d'obtenir l'acquiescement du roi de Prusse. Les délégués français attendirent dans une mortelle angoisse le résultat de cette entrevue avec le monarque: « Je ne crois pas que jamais accusé ait attendu son verdict dans une plus

fiévreuse agitation. Immobiles et muets, nous suivions d'un œil consterné l'aiguille de la pendule qui allait marquer l'heure de notre arrêt ».

Enfin, au bout d'une longue attente, le chancelier revint annoncer que l'empereur renonçait à Belfort si les plénipotentiaires français acceptaient l'entrée des troupes allemandes dans Paris et son occupation partielle jusqu'à la ratification des préliminaires de paix.

Si pénible que fût le sacrifice, Thiers cependant se résigna à l'accepter pour la conservation de Belfort. « Rien, dit-il, n'égalera les douleurs de Paris ouvrant ses portes et ses



L'Assemblée nationale en séance au Grand Théâtre de Bordeaux en février 1871. (D'après l'Illustration.)
Au-dessus: Le maréchal Foch et le ministre plénipotentiaire allemand Erzberger qui ont réglé les conditions d'exécution de l'armistice ainsi que ses différents renouvellements.

murailles intactes à l'ennemi qui n'a pas su les forcer. C'est pourquoi nous vous conjurons encore de ne pas lui infliger une humiliation imméritée. Néanmoins, il est prêt à boire le calice jusqu'à la lie pour conserver à la patrie une cité héroïque. Son deuil sera la rançon de Belfort ».

Toute demande directe de nouvelles concessions et toute intervention extérieure pour en obtenir étaient désormais vouées à un échec certain. Le ministre suisse à Paris en fit la significative expérience. Comme il voulait intercéder lui aussi auprès du chancelier en faveur de Belfort, celui-ci lui répondit avec brutalité. « Que venez-vous faire ici? De quoi vous mêlez-vous? C'est là une question qui doit se vider entre la France et nous; et vous neutres, vous n'avez pas à vous en mêler. Nous avons donné des conditions, elles sont irrévocablement fixées et nous ne les changerons pas. Si elles ne sont pas acceptées, la guerre recommencera ».

La journée du 25 se passa à rédiger les articles du traité préliminaire; l'esprit soupçonneux du chancelier fit prolonger cette rédaction jusqu'au dimanche 26 février dans l'après-midi. Alors eurent lieu les échanges de signatures.

Du côté allemand, Bismarck avait conduit seul les négociations; aucun représentant des États de l'Allemagne n'avait été admis à discuter les clauses du traité; quand elles furent arrêtées, il se contenta d'en donner lecture aux envoyés des États du Sud et de leur demander leur signature. Cette journée était le triomphe de toute sa politique et il en jouissait avec une ostentation vaniteuse. « Sa figure, raconte Jules Favre, rayonnait. Il envoya chercher avec une pompe théâtrale une plume d'or que les dames d'une ville allemande lui avaient offerte ».

Puis vint le tour des Français. « Silencieux et pénétré, Thiers s'approcha de la petite table sur laquelle étaient déposés les actes: il écrivit son nom, sans laisser deviner les sentiments qui le torturaient. Je m'efforçai de l'imiter. Nous nous retirâmes, le sacrifice était consommé ».

La tristesse de leur âme, tout leur accablement moral retrouvent leur expression désolée dans ces lignes de Jules Favre: « Remontés en voiture, nous ne trouvâmes pas une parole à échanger pendant tout le trajet; mon cœur était si oppressé qu'il étouffait. Immobile et comme foudroyé, M. Thiers succombait à son émotion. De Versailles à Paris, ses yeux ne cessaient de se mouiller de larmes. Il les essuyait sans dire un mot, mais il était en proie à l'une des plus ineffables douleurs qu'il soit donné à l'homme de ressentir ».

L'ennemi avait conduit la campagne diplomatique comme il avait mené la campagne militaire; avec une célérité foudroyante. Mais son amour-propre devait pourtant, dans une certaine mesure, être pris au piège même de cette rapidité.

Rentré sans retard à Bordeaux, Thiers apportait à l'assemblée trémisante les préliminaires du traité qui cédaient à l'Allemagne, avec nos 5 milliards d'indemnité, l'Alsace-Lorraine. Les Allemands, de leur côté, se préparaient à occuper Paris, où les troupes faisaient le 1^{er} mars leur entrée aux Champs-Élysées, tandis que l'empereur d'Allemagne se réservait de faire lui-même, le 3 mars, son entrée triomphale.

Or le 1^{er} mars, en toute hâte, l'assemblée ratifiait les préliminaires de Versailles et aussitôt mis au courant de cette décision, Jules Favre, resté à Paris, dès le lendemain, à sept heures du matin allait trouver Bismarck, encore au lit, pour lui faire connaître une délibération qui, aux termes mêmes de la Convention, mettait fin à l'occupation de la capitale et empêchait l'empereur d'Allemagne d'y entrer.

Bismarck ne dissimula pas son dépit d'être frustré de la dernière humiliation qu'il entendait nous imposer: « C'est votre droit », dit-il, et nous n'avons rien à objecter; seulement, si nous avons prévu que votre chambre pût examiner et ratifier le traité en vingt-quatre heures, nous aurions pris d'autres dispositions ».

À la rançon exorbitante qu'il tirait de sa victoire, à la mutilation opérée sur notre territoire, le vainqueur estimait qu'il lui manquait encore d'avoir ajouté à la douleur d'un peuple consterné l'odieuse insulte de ses brèves.

GUSTAVE LE GARET,
Professeur agrégé de l'Université.

J'ai vu.
LA QUINZAINE SPORTIVE



La foule de la coupe d'association Charles Simon.



Au Parc des Princes pendant le match de football.
Armée anglaise contre Armée française.



Dumesnil, le vainqueur
de la Course des Ancêtres



Le colonel Riser un des
Ancêtres à l'arrivée.



L'équipe de Femina sport.



Mlle Cadies, gagnant le Cross.



L'équipe du Club Académia.

Les grandes épreuves sportives se multiplient avec les beaux jours. Au Parc des Princes, ce fut le match de rugby entre les équipes Armée anglaise et Armée française, nos alliés d'Outre-Manche en furent les vainqueurs. Le Cross

Country féminin de Saint-Cloud fut l'occasion d'une belle victoire pour Mlle Cadies du Club Femina sport. Et dans le Cross des Ancêtres gagné par Duménil on remarqua le colonel Riser qui accomplit l'épreuve en uniforme.

La Science pittoresque

LA GRÈVE DE LA FAIM CHEZ LES SERPENTS

Récemment un de nos confrères, momentanément privé de la liberté, résolu de s'opposer à nos lois si libérales, en pratiquant la grève de la faim, on dit que le moyen lui réussit. L'animal pervers — c'est le serpent que je veux dire et non l'homme... — pratique souvent, comme un vulgaire humain, la grève de la faim, pour protester contre sa capture et sa mise à l'ombre. Mais le moyen ne lui réussit généralement pas, car nos géoliers ont imaginé un moyen de lui ingurgiter de force les aliments nécessaires à sa subsistance.

Six gardiens — la chose se passe aux États-Unis — s'attellent au serpent pour le dérouler et le premier lui ouvre la gueule. A ce moment surgit le directeur du musée en personne, armé d'une longue perche au bout de laquelle il a préalablement fixé un lapin fraîchement tué et écorché. De gré ou de force, le serpent doit avaler la pitance.

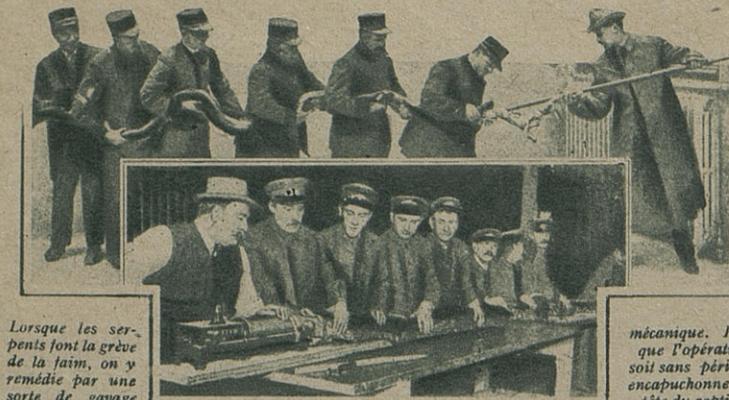
Mais le directeur du jardin zoologique de Chicago, M. de Vry, a trouvé mieux, sans doute afin de soustraire le gardien de tête à une « rebiffade » du reptile dont les coups de croc peuvent ne pas être inoffensifs. Il a inventé une sorte de boudinière comportant un tube dans lequel on place la viande hachée, terminé par une plaque de bois rectangulaire. Les gardiens maintiennent le serpent sur une longue table horizontale et après lui avoir ouvert la bouche, on y engage la plaque de bois; ensuite le « nourricier » tourne une manivelle qui pousse les aliments dans le tube d'où ils pénètrent dans le canal digestif du serpent récalcitrant.

LA LONGUEUR DU MANCHE D'UN MARTEAU

Le marteau est un outil de précision, un levier dont le manche doit posséder une longueur en rapport avec le bras de celui qui l'emploie. Sa longueur doit être égale à celle de l'avant-bras; plus long ou plus court, l'outil ne donne pas son rendement maximum. Remarquez, en effet, que le bras et l'avant-bras sont aussi deux leviers de même longueur avec deux points d'articulation, l'épaule et le coude. L'articulation du poignet est celle du marteau tenu en main. De la longueur de ces leviers dépend la précision et la puissance du choc. Il résulte de ces constatations que le marteau est un outil individuel et non collectif. Chaque ouvrier doit avoir son marteau monté à la longueur de son avant-bras.

LE CIMENT ARMÉ EN ARBORICULTURE

Tous les arboriculteurs savent quelles mesures il convient de prendre pour guérir les tiges ou les branches des jeunes arbres blessés.



Lorsque les serpents font la grève de la faim, on y remédie par une sorte de gavage

UNE MACHINE A ALIMENTER LES SERPENTS.

Après un nettoyage convenable de la plaie, on la soustrait à l'action de l'air et de la pluie par l'application d'un mastic que l'on maintient avec une bande de toile entourant l'arbre. Peu à peu, les lèvres de la blessure se ferment et bientôt toute trace d'accident disparaît.

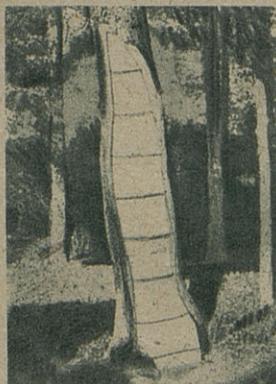
Lorsque les arbres deviennent vieux ou lorsque de profondes lésions menacent leur existence, il est encore possible de réparer les désordres. On en voit dont le tronc entièrement creux, menace ruine et souvent le propriétaire se croit dans la nécessité de les abattre. C'est un sacrifice inutile que l'on évite en arrêtant la destruction et en consolidant le tronc ou même une branche par l'emploi du ciment.

M. O. Frécourt explique, dans la Science et la Vie, comment il convient de procéder dans tous les cas où existent des cavités profondes. Ces cavités sont d'abord nettoyées complètement de tout le bois pourri qu'elles contiennent; puis des tiges de fer traversant l'épaisseur du bois sain — de part et d'autre du creux — sont solidement boulonnées afin de reconstituer une liaison entre les deux parties du tronc. Le nombre des tiges dépend du volume du creux et surtout de la résistance que l'arbre peut offrir au vent. Un tronc donnant naissance à deux grosses branches comme le fait se produit souvent dans la nature, exigera un boulonnage très solide, sous peine de voir les branches s'écarter.

Après cette seconde opération, on

coulera du ciment dans le vide pour le remplir complètement, à moins qu'il ne soit trop important. Dans ce cas, on constituera une sorte de coffrage, empêchant l'eau et les insectes de pénétrer.

POUR ENTENDRE CHANTER LES OISEAUX



UN VIEIL ARBRE REPARÉ PAR LE CIMENT.

Les amis des oiseaux, et ils sont nombreux, apprécieraient comme il convient l'invention d'un excellent Anglais qui a résolu le problème de recevoir à domicile les aubades des pinsons et des fauvettes autrement que par un disque de phonographe.

C'est bien mieux que de retenir en cage ces brillants chanteurs qui meurent souvent de nostalgie. Laissons-leur la liberté complète et écoutons leurs chants sans les troubler. Beaucoup viennent d'eux-mêmes autour de nos demeures nous faire entendre leurs joyeuses chansons; mais ils fuient au moindre danger et la ritournelle s'arrête.

Sachons les retenir près de nos demeures, en leur apportant une sécurité absolue. Le moyen est très simple. Sur un poteau de hauteur convenable on installe une mangeoire avec les graines préférées. D'abord méfiants, les petits chanteurs tournent autour de la table, craignant un piège; les plus hardis, peut-être les plus gourmands, n'y peuvent tenir, et s'installent. Les autres viennent et bientôt le perchoir devient un lieu de réunion où l'on mange, où l'on cause et où l'on

chante, ainsi que cela se doit après un bon repas. Mais le malin englishman a eu soin d'établir, sous la table, un excellent microphone que deux fils relient à un écouteur téléphonique à son domicile. Là il assiste à la conversation du rouge-gorge et du pinson, il reçoit les confidences et les aubades de ses amis. Voilà certainement une pittoresque application du téléphone.

DU CHAMP DE BATAILLE AU CHAMP LE BLÉ

Les chars d'assaut, qui ont contribué pour une si large part à la libération de notre territoire, viennent de prendre possession d'un champ de bataille plus pacifique en se mettant au service de l'agriculture.

Ce sont de puissants tracteurs, extrêmement souples, capables de se déplacer sur tous les chemins, et, au besoin, de se frayer un passage là où le cheval serait incapable de se mouvoir.

D'abord utilisés tels quels, avec leur armure protectrice contre les balles, ils se sont dépouillés de leur cuirasse, de leur armement, c'est-à-dire de leur carrosserie spéciale pour ne conserver que leur châssis.

Depuis que la motoculture existe, les constructeurs de tracteurs ont cherché à résoudre de mille manières le problème de l'adhérence au sol; or, il s'est trouvé que le système à chenille, employé sur les chars d'assaut, est le meilleur de tous en raison de la grande surface d'appui de la chenille sur le sol. Ces qualités permettent d'obtenir un effort de traction considérable bien que la pression sur le sol soit très faible.

La souplesse de ces chars légers qu'un constructeur a mis au point pour l'agriculture est si grande qu'un seul homme suffit à les conduire et à diriger en même temps la charrue qu'ils remorquent. Autre avantage: consommation d'essence peu élevée et entretien facile.

Le tracteur léger s'adapte d'ailleurs à toutes les circonstances, se prête à tous les besoins. Nous l'avons vu remorquer des chalands sur les canaux; nous le retrouvons en pleine forêt pour assurer le transport des arbres abattus, quelle que soit la saison, quels que soient les chemins, franchissant les ravins, gravissant les pentes.

Voici les caractéristiques du char agricole. Longueur, 3^m,45; largeur, 1^m,78; le moteur fait 35 chevaux et peut communiquer au tracteur des vitesses de 1 500, 3 000, 5 000 et 7 000 mètres à l'heure. Il pèse 2 300 kilogrammes seulement et on évalue l'effort de traction à 2 500 kilogrammes. Le char forestier est un peu plus lourd et son effort de traction plus élevé; il pèse en effet 3 500 kilogrammes et peut entraîner une charge de 3 000 kilogrammes.

Le tracteur à chenille est appelé à résoudre bien des problèmes, que la culture mécanique n'avait pas encore solutionnés d'une manière suffisante.



TRACTEUR A CHENILLE VU DE PROFIL.



TRACTEUR A CHENILLE VU DE DOS.



TRACTEUR TRANSPORTANT UN ARBRE ABATTU.

J'ai vu.

AUTOUR D'UN GRAND PROCÈS

Le CAPITAINE BOUCHARDON et le CAPITAINE MORNET

Les morts !... J'en sais qui ont expié !...

Cette réplique du capitaine Mornet tombant tranchante comme un couperet, jeta un frisson l'autre jour dans la salle du troisième Conseil de guerre où se déroulent actuellement les débats du procès Humbert-Desouches-Lenoir-Ladoux. En entendant les paroles du commissaire du Gouvernement, Lenoir se recroquevilla sur lui-même, l'ex-avocat Desouches blêmit, le capitaine Ladoux tortilla nerveusement sa moustache, et seul, le sénateur Charles Humbert resta impassible dans le box des accusés, regardant droit devant lui, comme un lutteur prêt à entrer dans l'arène pour se colleter avec son adversaire.

Les ombres tragiques de Mata-Hari, de Bolo-Pacha, de Duval et de tous les espions qui, avant d'aller finir tragiquement au poteau de la Maison-Blanche, près du donjon de Vincennes, apparurent involontairement aux yeux des inculpés, aussi bien qu'à ceux de l'auditoire habituel qui a suivi toutes ces causes célèbres.

Le troisième Conseil de guerre du Gouvernement militaire de Paris — il y en eut six qui fonctionnèrent durant la guerre — fut celui des affaires importantes. Ce fut lui qui fut particulièrement redoutable aux traîtres et aux espions, où le superstitieux respect des existences coupables fut continuellement écarté, où le souci de la sûreté du pays fut seul présent à l'esprit de ses sept juges !

Pourtant les membres de ce tribunal militaire n'eurent qu'à rendre des arrêts. Ce ne fut pas eux qui disséquèrent le passé des coupables. Ceux-ci arrivaient devant eux poussés par un accusateur public particulièrement sévère, qui après avoir préparé un réquisitoire, dirigeait absolument les débats aux lieux et places du président, et requérait supérieurement l'application de la peine, qui était presque infailliblement la mort.

Est-ce à dire que le capitaine Mornet fasse figure d'un Fouquier-Tinville et que le troisième Conseil de guerre soit une sorte de Comité de salut public. Aussi implacables que soient ses arrêts, il ne saurait y avoir de comparaison possible. Un Conseil de guerre, en effet, ne peut ouvrir une information sans avoir reçu du Gouverneur militaire de Paris la pièce de procédure qui s'appelle : « ordre d'informer » et qui est remise au rapporteur chargé de conduire l'enquête.

Et dans la chasse qu'il ne cesse de faire aux traîtres et aux espions, le capitaine Bouchardon, rapporteur du troisième Conseil, marche toujours absolument d'accord avec l'implacable capitaine Mornet.

LE RAPPORTEUR DU 3^e CONSEIL

Juge et soldat, le capitaine Bouchardon dont les enquêtes ont fait envoyer au poteau de Vincennes plus de vingt stipendiés de l'Allemagne, a été et est encore l'homme du jour. Magistrat de carrière, il débuta à Aubusson en 1895 et y demeura jusqu'en 1900, époque à laquelle il fut nommé juge à Baumeles-Dames. Successive-



LES REPRÉSENTANTS DU PARQUET MILITAIRE AU 3^e CONSEIL DE GUERRE

(1) Le capitaine Mornet, substitut du commissaire du Gouvernement; (2) Le capitaine rapporteur Bouchardon; (3) Le lieutenant Bondoux, ancien rapporteur adjoint; (4) Le lieutenant Joussetin, rapporteur adjoint; (5) Le commandant Jullien, commissaire du Gouvernement.

QUATRE SIGNATURES REDOUTABLES

Ce sont celles du commandant Jullien, du capitaine Mornet, du capitaine rapporteur Bouchardon et du lieutenant rapporteur adjoint Joussetin.



LE BANC DES ACCUSÉS AU 3^e CONSEIL DE GUERRE PENDANT LE PROCÈS HUMBERT
Dans le box, de gauche à droite : Pierre Lenoir, Guillaume Desouches, Humbert et Ladoux.

ment à Guéret, à Cambrai, à Yvetot puis substitut à Rouen, il fut appelé en 1908 au ministère de la Justice en qualité de sous-directeur des affaires criminelles. Place Vendôme, ses fonctions l'obligeaient à certains rapports avec M. Deibler, et tandis que ses collègues observaient une réserve courtoise, M. Bouchardon, au contraire, aimait à converser dans son cabinet avec le bourreau, et lui serrait obstensiblement la main.

En 1912, M. Bouchardon quittait le Ministère de la Justice, mais au lieu de retourner en province, il reçut un cabinet de juge d'instruction à Paris, n'ayant jusqu'à la guerre à instruire que des affaires banales qui ne lui attirèrent aucune publicité, ce qu'il ne recherchait d'ailleurs pas.

A la mobilisation, le juge d'instruction Bouchardon ne fut pas nommé de suite rapporteur au troisième Conseil de guerre. Il était capitaine de chasseurs à pied — on sait qu'il compte toujours à l'effectif du 26^e bataillon caserné à Vincennes. Quelque temps avant la guerre, alors qu'il accomplissait dans l'Est une période d'instruction, il reçut l'ordre de prendre le commandement de la compagnie, mission dont il s'acquitta fort bien. Au retour à la caserne, le commandant du bataillon l'appela, et au lieu de le féliciter, lui reprocha d'avoir fait la marche à pied, comme ses hommes, au lieu de monter à cheval. Le capitaine Bouchardon avait avoué qu'il ignorait les préceptes de l'équitation. Aussi le commandant lui conseilla-t-il de faire une demande pour être versé dans les cadres de la justice militaire, puisqu'il était magistrat.

De retour à Paris, le capitaine Bouchardon avait aussitôt rédigé sa demande, indiquant ses titres : ancien procureur de la République, ancien sous-directeur des affaires criminelles à la justice, juge d'instruction au Tribunal civil, et par voie hiérarchique, la fit transmettre au ministère de la Guerre. La réponse ne se fit pas attendre : M. Lebureau, de la rue Saint-Dominique, répliqua que le capitaine Bouchardon ne remplissait pas les conditions requises pour être nommé dans la justice militaire. Aussi, le 2 août 1914, le capitaine Bouchardon surveillait la rentrée des bottes de paille à la caserne de la Pépinière.

Il fallut plusieurs jours pour qu'on s'aperçût que le capitaine Bouchardon pouvait rendre d'autres services.

Ce fut l'affaire Lombard qui révéla les grandes qualités du rapporteur ; et les 120 pages résumant l'enquête de cette affaire si compliquée témoignèrent d'une profonde psychologie, tant le rapporteur décrivait minutieusement les passions des inculpés, les déshabillant moralement et exposant toutes leurs tares.

Ce rapport est un modèle du genre. Depuis, le capitaine Bouchardon a toujours suivi la même méthode qui souleva d'ailleurs bien des critiques de la part de la défense.

Lorsqu'il renvoie un accusé devant les juges militaires, c'est qu'il le juge coupable, et il veut que le Conseil partage sa conviction. Négligeant de regarder l'inculpé qu'on amène dans son cabi-



Le capitaine Mornet.
(Croquis de Don dans l'Avenir.)

net, le capitaine Bouchardon ne fixe pas : il inspecte. Détail particulier, il tient à suivre jusqu'au bout les condamnés dont il a constitué le dossier d'inculpation. Jamais il n'a manqué d'accompagner ses « clients » jusqu'au poteau même de Vincennes, ne voulant remettre à aucun de ses substituts la mission de recueillir les révélations *in extremis*. Cependant jamais le cas ne s'est produit.

D'une simplicité extrême, le capitaine Bouchardon porte un uniforme sans attributs ni dorures. Il vit l'existence d'un bon bourgeois, se plaisant à la lecture des romans de Balzac et on le voit quelquefois faire lui-même ses provisions au marché. Travailleur acharné, il est dès neuf heures du matin dans son cabinet, pièce vétuste tapissée d'un vulgaire papier blanc et où on voit une grande table ronde en bois blanc, sans tapis, sur laquelle s'entassent des liasses de papiers. Trois ou quatre chaises de paille, une lampe électrique qui depuis peu a remplacé la lampe à pétrole que préférait le rapporteur, voilà tout l'ameublement de ce cabinet où un solide coffre-fort, gardé nuit et jour par deux plantons, remplaça un beau jour la vieille bibliothèque en acajou. Ce coffre-fort, le capitaine Bouchardon l'avait demandé au ministre de la Justice pour serrer les documents envoyés d'Amérique qui amenèrent l'arrestation de Bolo. Ne se rappelle-t-on pas que l'instruction n'apportait aucun fait permettant d'incarcérer le Pacha. Seul, le rapporteur s'entêta, et sa persévérance fut récompensée puisqu'il vit fusiller l'ex-ami du khédivé. Dans le coffre-fort également furent rangés les documents Caillaux avant que la Haute-Cour fût saisie de cette cause.

Au mois de mars 1918, le capitaine Bouchardon qui avait refusé, dit-on, le quatrième galon de chef de bataillon, pour conserver son indépendance, et qui dernièrement reçut la rosette d'officier de la Légion d'honneur, avait été nommé conseiller à la Cour d'appel de Paris. Mais néanmoins, il ne voulut pas abandonner ses fonctions de rapporteur, de même que le capitaine Mori et, alors lieutenant, nommé avocat général, resta attaché au parquet du Gouvernement militaire de Paris

LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT.

Militant, en 1914 encore, dans le parti socialiste, M. Mornet qui était alors le substitut du procureur général Herbaux était un fervent admirateur de Jaurès et tout en se promenant dans les chemins ombragés de Sceaux il aimait à causer, avec M. Jean Longuet, député de la Seine, qui voulut même l'obliger à poser sa candidature comme unifié au siège que la mort du député d'Issoudun laissait vacant.

A la déclaration de guerre, il avait été mobilisé comme commissaire-rapporteur à la deuxième armée et dut rejoindre son poste à Lunéville. On raconte qu'il était allé en

uniforme prendre congé du procureur général Herbaux. Celui-ci lui fit observer qu'il n'avait pas de sabre et qu'il risquait de soulever des cas de nullités puisque le règlement exige que le commissaire du Gouvernement, aussi bien que les juges et le greffier siègent avec leurs armes. M. Mornet s'en fut donc acheter un sabre avant de prendre le train, mais s'étant à plusieurs reprises empêtré dans cet accessoire, il le remplaça par une grosse canne de poulu !

Avant d'être commissaire du Gouvernement, M. Mornet, substitut socialiste, était adversaire de la peine capitale. « J'étais, a-t-il déclaré depuis, partisan résolu de l'abolition de la peine de mort. Je ne concevais pas que la Société eût le droit d'abattre une tête, si misérable fût-elle. La guerre, prodigue des vies, a fait fléchir mon scrupule. Quand tant d'hommes tombaient dans l'héroïsme, fallait-il tant de pitié pour un lâche !... »

Docteur en droit, lauréat de la Faculté de Paris, premier secrétaire de la Conférence des avocats, le capitaine Mornet n'avait eu d'abord pour ambition suprême que l'achat d'une modeste charge de notaire de campagne. Par hasard, il se décida de profiter de l'occasion de rentrer dans la magistrature en prenant part au concours que le garde des



Le capitaine Bouchardon.
(Dessin de Sem d'après Fantasio.)



Une attitude du sénateur Charles Humbert à l'audience du 3^e conseil de guerre.

sceaux venait de rétablir, et, une fois reçu, il fit ses débuts à Reims.

Dans ses fonctions de commissaire du Gouvernement, M. Mornet fut amené à faire montre d'une sévérité parfois impitoyable, se rendant compte, dit-il, que des répressions exemplaires doivent, lorsqu'on rend la justice sous le canon de l'ennemi, primer tout autre argument.

Appelé au parquet du troisième Conseil de guerre, le lieutenant Mornet n'en fut pas



MM. Mornet et Bouchardon, blanchisseurs ordinaires de la République.

(Dessin de Ch. Léandre d'après le Rire.)

cependant le chef nominal : ce poste revenait au commandant Jullien. Mais en réalité, le capitaine Mornet, même lieutenant, fut toujours le chef réel du parquet du troisième Conseil. C'est lui qui a dirigé comme il l'entendait tous les débats des grosses affaires. Aussi balzacien que le capitaine Bouchardon, il est plus bref que lui. Ce fut lui qui, lors du procès Duval rédigea le rapport signé cependant par le capitaine Bouchardon, ainsi que la loi l'exigeait. M. Mornet avait accepté cette tâche supplémentaire pour tirer d'embarras le capitaine Bouchardon qui, surchargé par l'instruction de l'affaire Caillaux, avait laissé le soin au lieutenant Bondoux, son substitut, de résumer l'affaire du *Bonnet Rouge*. Mais le lieutenant Bondoux tomba malade, si bien que M. Mornet fit de M. Badin, *alias* Duval un portrait véritable petit chef-d'œuvre littéraire.

Doué d'un véritable talent oratoire, le capitaine Mornet — il reçut son troisième galon voilà quelques mois — a une fougue indomptable. Souvent ses répliques foudroyantes provoquent des incidents, et dans le procès Bolo, ses virulentes apostrophes à M. Joseph Caillaux et au sénateur Charles Humbert laissaient nettement entendre qu'il les considérait déjà non plus comme des témoins, mais comme des accusés dont il préparait le réquisitoire.

Durant les débats, le capitaine Mornet reste sur son fauteuil, le dos arrondi, la tête penchée en avant tandis que sa barbe, jadis rousse et maintenant grisonnante, traîne sur ses dossiers.

Cette barbe qui donne au visage du capitaine Mornet un caractère si particulier, a son histoire. Il était jeune recrue lorsque les simples soldats furent autorisés à porter la barbe. Un samedi soir, partant en permission, il fut arrêté à la porte de la caserne par l'adjudant de service qui lui reprocha de ne pas s'être fait raser. Pour s'excuser d'avoir le menton « sale » le soldat Mornet avait déclaré qu'il désirait profiter de l'autorisation de porter la barbe. « C'est bien, partez, avait répondu l'adjudant impuissant, mais si lundi vous venez rasé, vous n'y couperez pas de la grosse boîte. »

C'est ainsi que M. Mornet devint un des magistrats les plus barbus.

Lorsqu'il interroge un témoin, lorsqu'il interrompt un avocat ou lorsqu'il prononce son réquisitoire, le capitaine Mornet tient jusqu'au bout dans la discussion. S'arc-boutant sur le bout de ses doigts à son bureau, il tonne furieusement, accablant son adversaire.

Un détail, pour finir, sur le caractère du capitaine Bouchardon et du capitaine Mornet. Ce dernier, lorsqu'il est en vacances, fait la chasse aux vipères ou cherche des champignons pour les études que poursuit son collègue Bouchardon.

HENRY COSSIRA.

PARIS A RETROUVÉ SON CHARME ET SA GRACE

Mlle Piérat.



Pomponnette.



Mlle Yvonne Printemps.



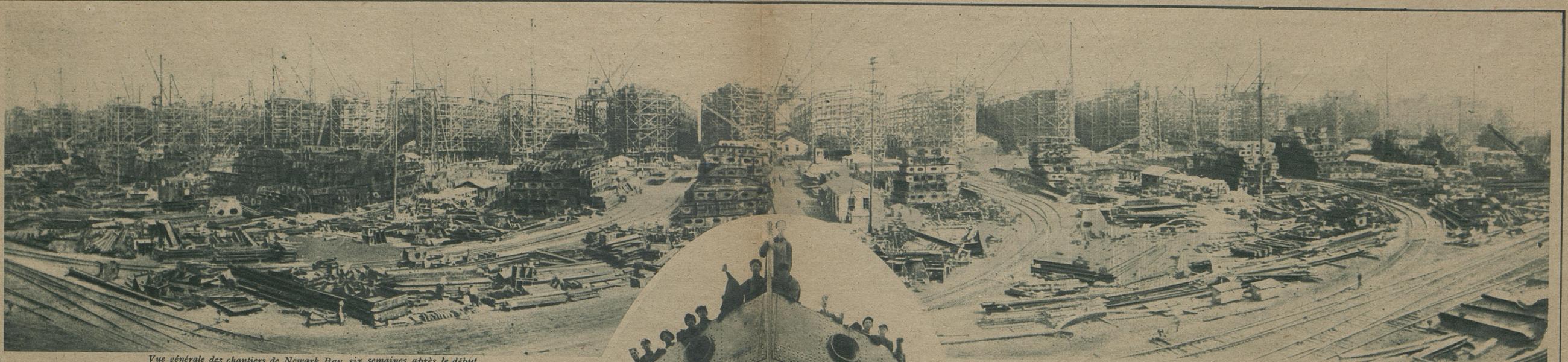
Mlles Tillio et Bary du Théâtre Antoine.

Après avoir gardé pendant plus de quatre ans un visage digne et grave, Paris, peu à peu, s'est déridé. Avec sa beauté toujours jeune, faite du charme de ses avenues, de ses jardins et de ses plus jolies artistes, il s'épanouit comme un large bouquet offert à ses habitants et à ses hôtes. La vie reprend légère, aimable et spirituelle : Mme Piérat joue à la Comédie-Française une nouvelle pièce de Henri Bataille : « Sœurs d'Amour » ; Mlle Yvonne Printemps épouse son auteur préféré ; Sacha Guítry, dont le "Pasteur", au Vaudeville, continue sa remarquable carrière ; Mlle Pomponnette danse et plait...

A partir du 1^{er} mai, *J'ai Vu...* paraît tous les vendredis.

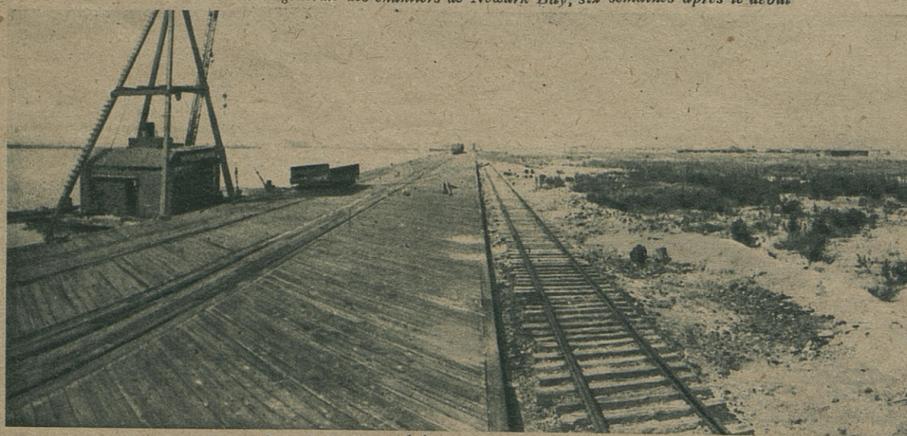
J'ai vu

LES ÉTATS-UNIS RECONSTITUENT LEUR FLOTTE DE COMMERCE

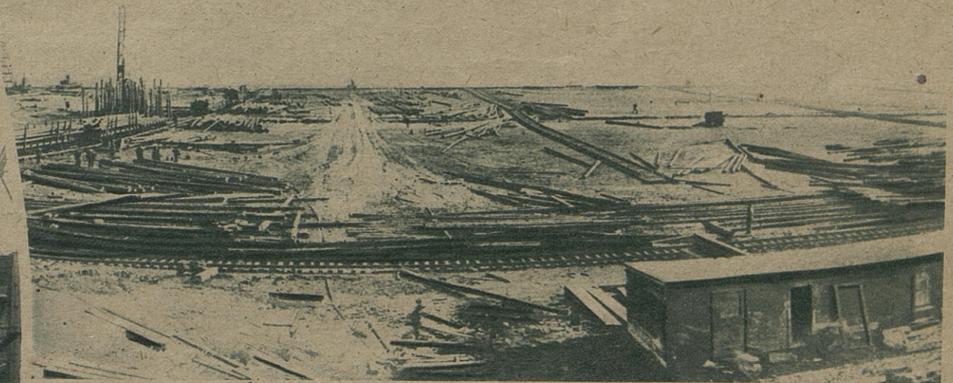


Vue générale des chantiers de Newark Bay, six semaines après le début

des travaux, avec les voies ferrées accédant des cales sèches à la mer.



La voie ferrée conduisant des cales sèches à la mer.



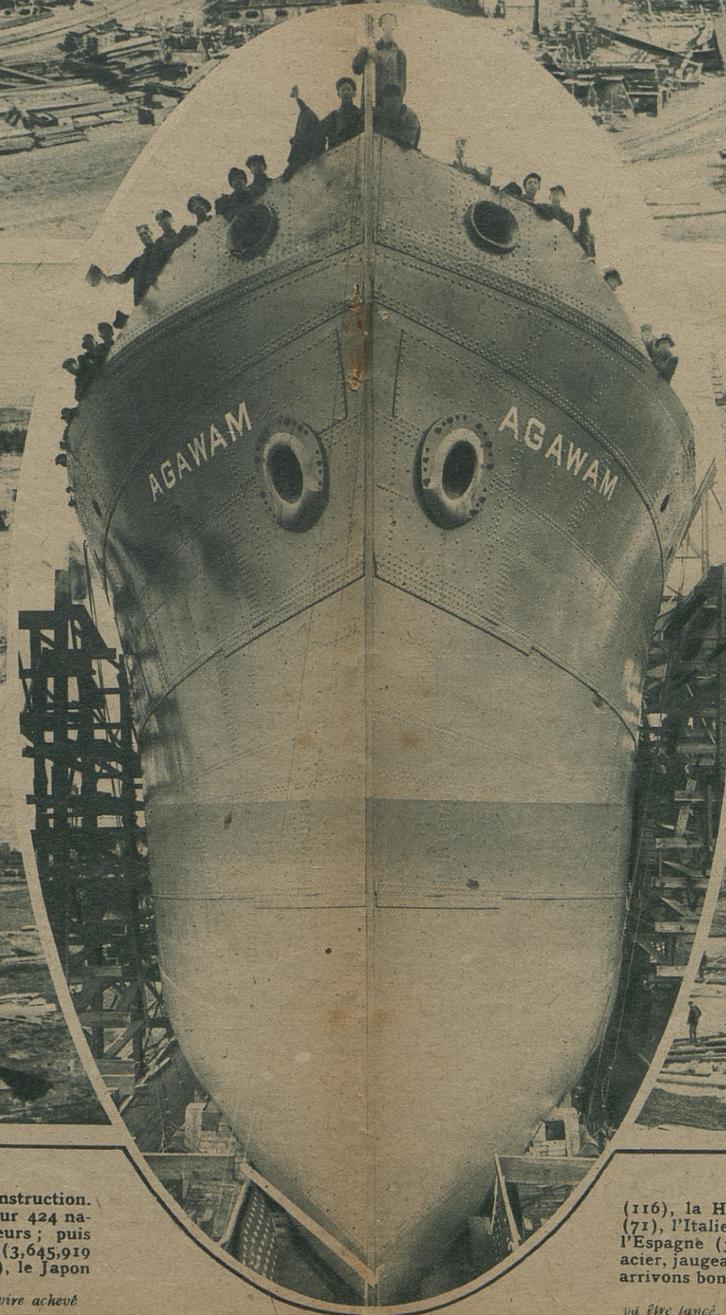
Aspect des chantiers le premier jour de la mise en construction.



Aspect du chantier de Newark Bay le quatrième jour.



Aspect des chantiers de Newark Bay au début de la deuxième semaine.



Le navire achevé

Après les pertes subies du fait de la guerre sous-marine, les puissances et les pays neutres sont obligés de reconstituer leurs flottes commerciales. Aussi, dans tous les chantiers du monde, c'est une fièvre incessante de travail : 2,189 bateaux, dont 2,018 vapeurs, jaugeant

ensemble 6,921,989 tonneaux, y sont en construction. La Grande-Bretagne figure dans ce total pour 424 navires (1,972,952 tonneaux), dont 416 vapeurs; puis viennent les Etats-Unis avec 997 navires (3,645,919 tonneaux), le Canada et le Dominion (195), le Japon

(116), la Hollande (113), la Suède (76), la Norvège (71), l'Italie (56), le Danemark (51), le Portugal (36), l'Espagne (35), enfin la France avec 12 vapeurs en acier, jaugeant 51,690 tonneaux; comme on le voit, nous arrivons bon dernier. Aux Etats-Unis, les constructions

se font en série : les remarquables photographies que nous donnons ici montrent les chantiers de Newark Bay où, en sept semaines, dix-huit navires ont été construits et lancés simultanément. Des voies ferrées partant des cales sèches jusqu'à la mer permettent le lancement.

va être lancé.

Les Échos de J'ai Vu...

J'AI VU... HEBDOMADAIRE

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro que sur le désir même de nos lecteurs, J'ai Vu, à la date du 1^{er} mai, reprendrait son ancienne périodicité et paraîtrait chaque semaine.

Tout en conservant à notre publication sa formule que le succès a si largement consacrée, nous apporterons un soin spécial à suivre scrupuleusement l'actualité en réservant la plus large part à l'illustration.

La qualité des collaborateurs littéraires que nous nous sommes attachés, la place de plus en plus grande que nous pensons donner à nos articles de vulgarisation scientifique nous sont de sûrs garants que nos lecteurs continueront à garder à J'ai Vu... la fidélité que, depuis bientôt cinq ans, ils lui témoignent.

UN HÉROS AU PARLEMENT

Le vote des élections législatives n'est pas encore fixé que déjà on se préoccupe des candidats nouveaux qui pourraient se présenter et des députés sortants qui ne se représenteront pas. C'est ainsi que M. Jean Bon renonce à représenter Levallois : il ose abandonner la politique militante pour se consacrer uniquement à la littérature. M. Longuet ne sollicitera pas les suffrages des électeurs de Sceaux, il va se présenter vraisemblablement dans la Loire. Si les élections sénatoriales ont lieu, comme c'est probable, avant les élections législatives, M. Briand et M. Barthou s'en iront au Luxembourg. On cite comme candidats vraisemblables dans la Seine et la Seine-et-Oise : Gustave Téry, Pierre Martin, Gustave Hervé, Jouhaux et le capitaine Fonck. Ce ne sont que des indiscrétions, mais une nouvelle paraît officielle, celle de la candidature du héros de Douaumont, le commandant Raynal, qui se présentera dans son pays natal, Montpellier, je crois.

A PROPOS DE LA REPRISE DES COURSES

Les courses vont bientôt reprendre, et je me contenterais pour vivre de mes rentes jusqu'à la fin de mes jours de la recette qui sera réalisée le premier dimanche à Longchamp. Car les courses, à Paris, ne sont pas seulement une réunion de joueurs passionnés, qui discutent les mérites des jockeys et les performances des chevaux, c'est aussi un but de promenade pour les heureux enfermés toute la semaine qui vont suivre à des prix



M. Paderewski virtuose illustre et chef du nouvel état polonais vient d'arriver à Paris.



M. Adrien Mithouard, le président du conseil municipal, qui vient de mourir. (Cl. Henri Manuel.)

La conférence de la Croix-Rouge à Cannes : M. Davidson, président de la Red Cross américaine, et son fils.

M. Chassaing-Goyon, le nouveau président du conseil municipal de Paris. (Cl. Henri Manuel.)

raisonnables et au grand air un spectacle qui a son intérêt.

Privés de ce passe-temps favori pendant près de cinq ans, les Parisiens vont s'y précipiter à la première occasion, et les étrangers, pour qui les distractions sont rares, se retrouveront au pesage et sur la pelouse pour voir enfin quelque chose qui leur rappelle le Paris d'avant-guerre.

Il manquera cependant aux séries d'Auteuil deux écuries dont les Parisiens ne sont pas près de revoir les couleurs. La casaque bleu et blanc de G. H. Mümm ne sera pas revêtue par O'Connor, qui a fait une grande partie de la campagne comme conducteur d'une automobile sanitaire, et le *Matifou*, crack de l'écurie Ehlers, a été tué entre Aisne et Oise aux dernières offensives ; il avait fait la guerre dans un régiment de dragons.

G. H. Mümm, officier de uhlans, a été concentré en France malgré les propositions d'échange les plus flatteuses. C'est ainsi que le gouvernement allemand proposa de rendre M. Alfred Mézières, de l'Académie française, contre le marchand de champagne rémois. Mais le gouvernement français refusa, et M. Alfred Mézières mourut dans les pays occupés sans avoir la joie de revoir le Palais Mazarin.

G. H. Mümm est d'ailleurs un chagard : tandis que ses camarades de la landwehr connaissent les misères de la guerre fraîche et joyeuse, il vivait assez agréablement dans le languoureux Anjou, et il a pu apprendre que, malgré d'impitoyables bombardements, sa maison de Reims avait été à peine écornée. Cependant on ne pourrait prétendre que c'est une délicatesse des artilleurs boches ; les maisons voisines sont effondrées, et, quand on envoie un deux cent quarante des hauteurs de Brimont ou de Nogent-l'Abbesse, on ne peut vraiment pas dire où il tombera à quelques mètres près.

D'ailleurs, intact ou non, il est probable que l'immeuble de G. H. Mümm ne l'abritera plus de longtemps. Le séquestre a dispersé au feu des enchères ces vins fameux qui faisaient sa gloire et remplissaient si largement son escarcelle. Quant à la maison même, elle a

abrité les premiers Rémois revenus chez eux après la grande bataille du 15 juillet, qui marqua, comme on le sait, le premier coup de notre offensive victorieuse et la retraite allemande.

LA GUERRE EST BIEN FINIE !

L'autre soir, à six heures, par une pluie battante, les passants observateurs ont pu voir un vieux monsieur, grand, large d'épaules, solide et indigné, qui tentait vainement d'intéresser à son sort les conducteurs de taxis-autos. Luttant contre le vent qui voulait ébouriffer son parapluie, il allait d'un refuge à l'autre, et sans pouvoir arrêter le véhicule miraculeux.

Tout à coup, un commandant passa près de lui, et sursauta en esquissant un salut militaire. Il venait de reconnaître le maréchal Joffre aux prises, comme tout le monde, avec les chauffeurs parisiens.

IL N'Y A PAS QUE PARIS

Quelqu'un nous écrit pour nous demander pourquoi M. Boret s'obstine à maintenir les cartes de pain et de sucre, alors que, suivant lui, tous les boulangers donnent du pain sans ticket et que le sucre manque si peu qu'on en obtient pour son café dans la plupart des restaurants.

Notre correspondant exagère un peu : si le respect des restrictions est devenu moins grand pour certains quartiers, dans d'autres, au contraire, les décrets sont observés à la lettre.

Pour le sucre, par exemple, on en manque encore au point que la spéculation continue. Un chocolatier vient d'en acheter deux tonnes pour faire marcher son usine, et il les a payées 5 000 francs.

On peut ajouter que, si Paris est pour l'instant ravitaillé d'une manière assez raisonnable, il n'en est pas de même en province. Le Sud-Ouest, en outre, et Pau en particulier, n'a pas encore touché son sucre de février !

Il faut, chers lecteurs, ne pas penser qu'à Paris, où la moindre protestation fait bruit ; en province, on ronchonne, mais le temps que les réclamations parviennent à « M. Qui-de-droit » on a le temps de se priver.

Si vous avez du sucre de trop,

envoyez-le donc à une lectrice de Pau qui en réclame, vous lui ferez plaisir.

UNE CONVERSION

Toute la France connaît Georges Feydeau, l'auteur de *Champignol malgré lui* et de *la Dame de chez Maxim*. C'est un écrivain qui honore la littérature française et qui possède toute la finesse de génie de notre race.

Or Georges Feydeau a depuis toujours pris l'habitude de ne se coucher qu'au jour. Il se lève à l'aube où l'on allume les premiers réverbères, et, à partir de ce moment, il vit jusqu'au lendemain matin. Comme un fauteuil était disponible à l'Académie française, quelques immortels vinrent le trouver pour solliciter sa candidature, mais il les accueillit avec un sourire cordial, il hochait la tête et les remerciait : «Vraiment, vous êtes très aimables d'avoir pensé à moi, mais ce n'est pas possible ; je ne pourrai jamais me lever assez tôt pour prononcer mon discours de réception... »

On sait que les séances de l'Académie commencent à une heure juste. Mais un miracle vient de se produire. Georges Feydeau, noctambule incorrigible, est maintenant chaque soir dans son lit à neuf heures, et, le matin, il sort au petit jour ; enfin il vit comme tout le monde, et quelqu'un l'a rencontré l'autre matin en promenade du côté du quai Conti. Était-il en train de repérer l'Institut ?

LES JOUJOUX DE LUC-OLIVIER MERSON

C'est dommage, mais M. Luc-Olivier Merson ne fabrique point de joujoux. On raconta ces jours-ci qu'Henri Roujon, de son vivant, et alors directeur des Beaux-Arts, lui avait demandé, en même temps qu'à Détaillé, Frémiet, Gérôme, Coutant, d'imaginer un jouet-type, bien français, pour faire pièce à l'invasion des jouets allemands. M. Luc-Olivier Merson n'a aucun souvenir de pareille demande. Il n'a jamais fait de jouets. Il s'est contenté d'en collectionner, achetés de bric et de broc chez les marchands de bric à brac. Il en a, dans son atelier de Vaugirard, quelques centaines, en bois, en grès, en plâtre, en porcelaine, en terre cuite, de tous temps, de tous les siècles. La plupart sont de véritables pièces de musée. M. Luc-Olivier Merson aime bien ses joujoux. Mais il lui sera malgré tout plus agréable que vous lui parliez de sa peinture.



La grande cantatrice Melba qui en chantant a donné plus de 2 500 000 fr. aux œuvres de guerre.



A la manifestation socialiste en l'honneur de Jaurès le 6 avril, M. Anatole France et M. Paul Boncour devant le buste du tribun après le défilé.

Achille SOSPIKANTE ?

J'ai vu.



DES POLYTECHNICIENS, TOUS OFFICIERS, ARRIVENT AU PREMIER COURS DE M. PAINLEVÉ.

LES GRANDES ÉCOLES AU FEU ⁽¹⁾

Polytechnique, Normale, École des Mines et Centrale ont comme Saint-Cyr largement payé de leur sang la Victoire.

début des hostilités qui n'ont pu commencer leurs études à l'École, leur incorporation ayant coïncidé avec leur admission.

POLYTECHNIQUE DURANT LA GUERRE

Au milieu de juillet 1914, trois promotions se trouvaient exceptionnellement réunies à Polytechnique : 1911, 1912 et 1913, par suite du vote de la loi de trois ans et de l'incorporation à vingt ans. En même temps que la promotion 1911 quittait définitivement l'École, ceux de 1912 partaient en vacances, ayant achevé leur première année d'études et ne devant revenir qu'en octobre 1914. Cependant les « conscouères » de 1913, conformément aux prescriptions de la nouvelle loi, devaient être versés durant deux mois dans un corps de troupe à la date du 1^{er} août 1914 : ils étaient donc dans des régiments d'artillerie lorsque la mobilisation générale fut déclarée. Les « ances » (anciens) de 1911 ayant achevé leurs deux ans de cours et une année de régiment furent immédiatement promus sous-lieutenants de l'armée active et, par dérogation, les deux autres promotions à quelques jours d'intervalle furent admises au même grade. Six cent soixante-dix-huit polytechniciens partirent donc aux armées.

La mobilisation interrompit le concours d'admission de 1914. Les candidats admissibles furent déclarés admis par une décision spéciale et sans entrer à l'École ils furent nommés aspirants, puis sous-lieutenants, à titre temporaire. En 1915, il n'y eut ni examens, ni école. En 1916, 511 candidats parmi les jeunes gens non incorporés pour leur âge ou leur

inaptitude physique, et les blessés de guerre renvoyés dans leurs foyers se présentèrent à un concours où 80 d'entre eux furent reçus et entrèrent à l'École avec trois lieutenants des promotions précédentes, revenus du front, blessés et décorés.

L'appel de la classe 1917 réduisit après une année d'école la promotion 1916, à 12 élèves plus 14 officiers blessés.

Le concours de 1917 fut ouvert aux jeunes gens de la classe 1918 déjà sous les drapeaux : 130 candidats furent reçus à cette promotion et 50 appartenant à la classe 1919 ou aux inaptes entrèrent à l'École avec 3 nouveaux officiers blessés. Enfin, le concours de 1918 avait réuni un millier de candidats et les 70 derniers « taupins » admis étaient arrivés rue Descartes en octobre dernier.

Ces survivants des promotions 1912, 1913 ainsi que ceux des promotions 1916 et 1917 qui étaient assez jeunes pour avoir pu effectuer une année d'études avant leur incorporation sont rentrés au nombre de 380 pour suivre les cours jusqu'en novembre prochain. Ceux de la promotion 1914 et ceux de 1916 qui avaient été incorporés en même temps qu'ils étaient reçus entrent pour la première fois à l'École et n'auront achevé leurs études qu'en juillet 1920 : 900 polytechniciens se trouvent donc en ce moment à la vieille École qui s'enorgueillit d'avoir vu sur ses bancs Joffre, Foch, Fayolle, Nivelle.

LES GLORIEUX "PIPOS"

Mais l'uniforme sombre de « Pipo » avec le traditionnel bicorne est perdu au milieu des tuniques bleu-horizon des offi-



LE DRAPEAU DES POLYTECHNICIENS

ET SA GARDE D'HONNEUR.



LE MONUMENT ÉLEVÉ À LA GLOIRE DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE MORTS EN 1814.

Les grandes écoles rouvrent leurs portes et recommencent leurs cours. Maintenant, que la victoire a couronné nos efforts, il faut travailler pour que le sang versé si héroïquement ne l'ait pas été inutilement.

Tout comme à Saint-Cyr, dont nous retraçons dans le précédent numéro de *J'ai vu* la glorieuse histoire durant la guerre, les survivants des promotions des autres grandes écoles reviennent, et oubliant qu'ils sont déjà officiers, ils reprennent leurs cahiers de notes et suivent les cours comme de simples élèves.

LA RENTRÉE DE L'X

« Messieurs, comme nous l'avons vu l'année dernière... » a dit du ton le plus naturel le professeur de « méca » de l'X, en commençant son cours de réouverture le 17 mars dernier.

Et pourtant, il y avait cinquante-deux mois que M. Paul Painlevé n'avait enseigné la mécanique aux polytechniciens.

Depuis, le professeur a été ministre de la Guerre et président du Conseil, tandis que les élèves, mettant à profit son enseignement, commandaient des batteries, creusaient des sapes et tombaient en héros sur le champ de bataille.

Polytechnique ! La vieille école de la rue Descartes, dont les élèves se battirent si glorieusement le 30 mars 1814, aura payé, tout comme Saint-Cyr, un large tribut d'héroïsme à la Patrie. Les vides sont énormes parmi ceux qui partirent aux armées en août 1914 et même parmi les plus jeunes admis depuis le

(1) « Saint-Cyr au feu » dans notre dernier numéro.

ciers chevronnés qui sont revenus pour suivre les mêmes cours que les « conscrits ». C'est 30 capitaines, 47 chevaliers de la Légion d'honneur, 1 650 palmes et étoiles de croix de guerre, et 400 chevrons de blessures. Telles sont les caractéristiques de l'École dont la plupart des autres élèves sont tous lieutenants !

Parmi les mutilés, car plusieurs s'appuient sur des cannes et des béquilles, il y a surtout le lieutenant Roy qui, aveugle de guerre, prend des notes, lit et calcule au moyen de caractères en relief.

Le régime de l'École forcément n'est pas celui d'avant-guerre. Pourrait-on astreindre à la discipline des « conscrits » des officiers sur la poitrine desquels brillent tant de croix si héroïquement gagnées. Et combien émouvante fut la cérémonie du 17 mars, au cours de laquelle dans la cour d'Honneur, le général Curmer remit la croix de la Légion d'honneur à quatre polytechniciens : le lieutenant-aviateur Bedaux (promotion 1912), au lieutenant Barois (promotion 1912), au lieutenant Labaye (1914) et au lieutenant-aviateur Fresnay de Contard (1914). Derrière le drapeau de l'École, se tenaient, le sabre nu, les 43 officiers polytechniciens déjà chevaliers !

CEUX DE CENTRALE

La « ruche » n'a rien à envier à la « taupe » ni à la « corniche ». Et à l'École Centrale, de même qu'à Saint-Cyr et à Polytechnique, ce sont de glorieux vétérans, tout couverts de croix et de blessures qui sont revenus du front achever leurs études.

A la réunion de l'Association amicale des anciens élèves de l'École Centrale, qui eut lieu le 20 mars dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Raymond Poincaré, le chef d'escadron Harispe qui défendit le fort de Monlainville et commanda celui de Douaumont, traça à grands traits, le rôle des Centraux aux armées.

« Sur 7 000 ingénieurs des arts et manufactures dont près des deux tiers étaient par leur âge dégagés de toute obligation militaire, 4 000 ont pris les armes. Plus de 600 furent tués et 800 blessés. Plus de 600 d'entre eux ont reçu la croix de la Légion d'honneur, et ils ont fait l'objet de 2 500 citations. Rien que sur les bancs de l'École on compte actuellement 44 chevaliers de la Légion d'honneur, 11 médaillés militaires et presque tous ont la croix de guerre, beaucoup avec palmes. 39 élèves sont capitaines, 625 lieutenants, 265 sous-lieutenants. La plupart étaient arrivés au front comme simples canonnières !... »

A l'armée, les Centraux ont contribué inlassablement à la Défense nationale, dans les poudrières, dans les usines. Une usine d'aviation dirigée par un ancien de « Centrale » fabriquait un aéroplane en cinquante minutes. Une autre produisait une magnéto en trois minutes ; une autre fabriquait vingt-trois obus à la minute !

Tandis que les mobilisés étaient au front l'École qui ne ferma point ses portes recevait d'autres élèves, et aujourd'hui des dispositions ont été prises pour recevoir un nombre double d'élèves, dont pour activer la formation on a réduit la durée des études à vingt-cinq mois, en même temps que des dispositions spéciales faciliteront l'entrée aux Alsaciens et aux Lorrains.

Faut-il rappeler que le directeur de l'École Centrale, M. Noël, sénateur de l'Oise et maire de Noyon, subit les pires traitements de la part des Allemands qui le retiennent comme otage malgré son grand âge. Et malgré ses souffrances, M. Noël n'avait jamais cédé en présence de l'ennemi, persévérant dans son héroïque conduite jusqu'au jour où il fut enfin rapatrié.



M. POINCARÉ PRÉSIDENT LA RÉOUVERTURE DES COURS DE L'ÉCOLE NORMALE.

Aujourd'hui il a repris son poste et les glorieux Centraux sont fiers de leur directeur.

A NORMALE SUPÉRIEURE

Au lycée, la « Cagne » n'est pas considérée comme une pépinière d'officiers. Bien au contraire ! Les Cagneux, c'est-à-dire les futurs normaliens, sont déjà des penseurs, des philo-

sophes, bien éloignés de la vie mouvementée des militaires. Et pourtant l'École normale supérieure, cette ruche de professeurs, de lettrés, a son martyrologe de la guerre, peut-être plus long comparativement que celui des autres grandes écoles. La liste des Normaliens morts pour la patrie est une effrayante statistique, dont

lecture fut faite le dimanche 23 mars, lors de la réouverture solennelle de la vieille école de la rue d'Ulm. Parmi les anciens élèves, c'est-à-dire ceux des promotions de 1868 à 1909, il y a eu 87 noms : le premier nom de cette funèbre liste est celui de M. Charles Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, engagé volontaire en 1870 et en 1914. Pour les élèves de 1908 à 1917, on compte 143 noms.

Quelques élèves des promotions de 1908 et 1909, puisque tous ceux de la promotion 1910 accomplissaient leur service militaire après leur sortie de l'école, quand ils sont partis en août 1914 : sur 79 qu'ils étaient, 39 sont morts et 3 ont été blessés. Ceux des promotions 1911, 1912 et 1913 ont quitté l'École pour le front à la même date : 161 sont partis, 81 sont morts ou disparus, 64 ont été blessés. Les morts se répartissent ainsi : lettres 1911 : 9 sur 19 mobilisés ; sciences 1911 : 7 sur 13 mobilisés ; lettres 1912 : 11 sur 29 ; sciences 1912 : 10 sur 16 ; lettres 1913 : 28 sur 47 ; sciences 1913 : 16 sur 37.

La promotion de 1914 mobilisée aussitôt après son admission à l'École est allée au front dès janvier 1915. Sur 80 partis, 20 sont morts, 18 ont été blessés.

Les promotions de 1916 et de 1917, très réduites, ont eu 26 élèves mobilisés dans l'active : elles comptent 3 morts. C'est un lourd tribut que Normale a payé à la guerre, puisque avec des effectifs restreints elle a perdu 122 élèves et 400 anciens élèves !

Quatre promotions se trouvaient à l'École des Mines le 2 août 1914 : celle de 1910, celle de 1911, de 1912 et celle de 1913, qui toutes les quatre partirent aux armées. Les candidats admis au concours de 1914 ne rentrèrent pas à l'École car ils furent mobilisés sur-le-champ. Dans ces cinq promotions, les pertes ont été assez sensibles, si l'on tient compte qu'une promotion normale n'a guère plus d'une quarantaine d'élèves. 5 morts pour la promotion 1910, 5 pour 1911, 5 pour 1912, 15 pour 1913, 14 pour 1914, plus un élève de Polytechnique classé à l'École des Mines en 1915, telle est la liste des glorieux morts de la grande école du boulevard Saint-Michel à laquelle il faut ajouter 50 noms parmi les anciennes promotions de 1866 à 1909.

La rentrée générale de l'École des Mines a eu lieu le 17 mars en même temps que Polytechnique : 272 élèves assistent au cours des trois années : 29 en troisième année, 73 en deuxième année et 70 en première année.

Cette dernière composée des admissibles de 1914 et de 1918.

Dans les deux cours d'anciens, les neuf dixièmes des élèves ont la croix de guerre et quelques-uns sont chevaliers.

Une particularité, c'est l'École des Mines qui compte le seul officier de la Légion d'honneur : c'est le capitaine Meny, déjà ingénieur des Mines de 3^e classe qui est rentré en troisième année. Parti dans l'artillerie, il passa dans l'aviation et devint commandant d'escadron.

Le Livre d'Or de nos grandes Écoles, dont nous avons donné ici un trop rapide aperçu, est loin d'être achevé. Pour ne parler que des morts au champ d'honneur, qu'il suffise de relater que 405 étudiants de la Faculté de Droit de Paris, 70 de la Faculté de Médecine, 160 de la Faculté des Lettres, 330 élèves, anciens élèves de l'École des Beaux-Arts, 260 élèves de l'École des Hautes études commerciales, 230 élèves de l'École des Sciences politiques, 168 élèves de l'Institut catholique, sont tombés à l'ennemi.

Et si on y ajoute tous les lycéens et les collégiens qui ont abandonné leurs livres et leurs cahiers pour prendre le fusil, on peut dire que la jeunesse parisienne a bien mérité de la patrie.



LE CAPITAINE MENY
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
ÉLÈVE DE 3^e ANNÉE A L'ÉCOLE DES MINES.

Le Livre d'Or de nos grandes Écoles, dont nous avons donné ici un trop rapide aperçu, est loin d'être achevé. Pour ne parler que des morts au champ d'honneur, qu'il suffise de relater que 405 étudiants de la Faculté de Droit de Paris, 70 de la Faculté de Médecine, 160 de la Faculté des Lettres, 330 élèves, anciens élèves de l'École des Beaux-Arts, 260 élèves de l'École des Hautes études commerciales, 230 élèves de l'École des Sciences politiques, 168 élèves de l'Institut catholique, sont tombés à l'ennemi.

Et si on y ajoute tous les lycéens et les collégiens qui ont abandonné leurs livres et leurs cahiers pour prendre le fusil, on peut dire que la jeunesse parisienne a bien mérité de la patrie.



LA SORTIE DES ÉLÈVES DE CENTRALE (d'après l'Illustration).

H. C.



M. ET M^{me} NOUVORICH VISITENT LE LOUVRE.

— Sales Boches ! Misérables, on ne leur fera jamais assez payer ça.

(Dessin de Pavis, d'après le Journal.)

Déjà *J'ai Vu*, à plusieurs reprises eut l'occasion de signaler l'ingéniosité des petits fabricants d'articles de Paris, qui reproduisaient sur de menus objets les traits du Père La Victoire. Nos lecteurs se rappellent cette bonbonnière représentant le Père Noël sous les traits de M. Clemenceau. Aujourd'hui,

Le Tigre, bonbonnière par Tel.

LE PRESTIGE DE L'UNIFORME.

— Enfin, on va quitter ça et reprendre ses frusques.
— Ah ! Jules quel dommage !

(Dessin de Gus Bofa, d'après le Journal.)

d'hui, on trouve des épingles de cravate, des broches, des briquets de pipes, assiettes peintes, des silhouettes articulées en bois découpé comme celle de Job qu'exécutent les *Blessés au Travail*, des bonbonnières comme le cartonnage de Tel représentant le Tigre assis sur ses pattes de derrière.

LA BONNE VIE

[Nos lecteurs, connaissent Roland Dorgelès ; ils apprécient infiniment l'humour dont déborde sa plume.

Sous le titre Les Croix de Bois notre collaborateur vient de faire paraître l'un des ouvrages les plus remarquables que la guerre ait inspirés ; mais l'auteur n'est plus simplement le conteur dont on admire la verve inépuisable. Ce sont des pages douloureuses qu'il nous donne ; il a fait la guerre, il en a vu les horreurs, il les projette courageusement. Mais au milieu de la servitude glorieuse, de la discipline devant l'ennemi, il y a parfois un clair sourire et c'est un des passages où la gaieté française reprend ses droits que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs.]

QUAND je redescendis dans la cuisine où des lames de parquet brûlaient en flammes joyeuses, l'ancien cuistot, noir comme un savoyard, passait ses pouvoirs à Bouffieux devant l'escouade assemblée. La cérémonie fut toute simple. Fouillard, qui remuait le rata avec un bout d'échalas, tendit l'objet à son remplaçant.

— Tiens v'là la cuiller. T'as plus qu'à servir... Pour ce soir, c'est toi qui feras la croustace... Seulement, moi, j'boufferai avec du saucisson, parce que t'as autant une gueule à être cuistot comme moi à être sacristain.

Un hurlement chargé de rires salua le cuisinier. Bouffieux, posément, retirait sa capote.

— T'en fais pas pour la croûte, répondit-il doucement.

Sulphart, qui le regardait avec sympathie, lui bourra les côtes.

— Hé, nez de bœuf, on dit que t'as la tremblote pour monter aux tranchées. Tu serais pas né un jour de grand vent, des fois?

Bouffieux commençait tranquillement à remuer son rata.

— T'en fais pas pour le vent non plus... Moi, pourvu que mes cheveux frisent et que mon ventre ne fasse pas de plis, je ne m'en fais jamais...



C'est ainsi que les sauvages doivent faire leur cuisine, j'imagine.

A genoux devant son chaudron, Bouffieux, un peu saoul, les yeux larmoyants, sa grosse face luisante de sueur et balafnée de suie, souffle à perdre haleine sur un petit bûcher mouillé qui fume sans vouloir flamber. Près de lui, tenant le couvercle comme un bouclier, Vairon remue le rata avec l'échalas, tandis que Broucke, dépenné, demi-nu, découpe du « frigo » bien rouge avec une hachette à bois, en hurlant des refrains flamands. On dirait qu'il dépèce un explorateur. Précautionneusement il jette les tranches glacées sur un sac à patates, boueux comme un paillason.

Tout autour du foyer, des camarades se pressent, les mains dans les poches, l'air prodigieusement intéressé, avec un bout de sourire au coin des lèvres. On dirait qu'ils pincent la bouche pour ne pas laisser fuser leur joie ; de leurs yeux brillants à leurs joues gonflées on les sent tout prêts à pouffer de rire.

A genoux, Bouffieux souffle toujours, s'arrêtant pour tousser et cracher de la suie.

— Vas-y, l'encouragement Vairon, ça commence à bouillonner.

Et ayant prévenu les copains d'un coup d'œil complice, il ajoute, très sérieux :

— Veux-tu mon idée, gosse de gosse? Eh bien, ton fricot serait meilleur si t'ajoutais un peu de riz... Ça te lierait ta sauce.

L'autre lève sa face aux yeux pleurards, l'air ahuri.

— Quoi, du riz?...

Ainsi éroulé sur les genoux, tout en larmes, hirsute et barbouillé, on dirait qu'il demande pardon à ses bourreaux au moment d'être rôti vif.

— Nature, du riz, approuve perfidement Fouillard qui veut faire bénéficier Bouffieux de son expérience. Ça te fera quelque chose de plus doux, de plus présentable.

Les camarades se bourrent les côtes, étouffant de joie.

— Allons-y pour du riz, consent Bouffieux qui se relève péniblement.

Et il va en prendre plein ses deux mains, une

écueillée qu'il jette dans la marmite. Caché derrière le cabot d'ordinaire, l'un des cuisiniers rit dans son mouchoir, n'en pouvant plus.

— Ah ! j'me marre... Qu'est-ce qu'ils vont bouffer les gars de la cinquième?...

— Du bois, ch'timi, commande Vairon, le feu reprend. Pas des branches, surtout, ça fume de trop.

Sans changer d'arme, Broucke prend une moitié de porte, posée contre le mur et la fend, d'un bon coup.

— Va falloir cor inlever d'marches à l'zescayer, dit-il, v'lo qu'y a déjà plus d'bo... Ch'est cor cha qui brûle el mieux.

En effet, sur ce bois bien sec qui flambe clair, la soupe se met à chanter.

— Ça y est ! Ça chauffe ! bredouille le marchand de chevaux. Je serai à l'heure !

Tout un cercle de faces épanouies le contemple : leur joie devient de la béatitude.

— Tu sais pas, Bouffieux, suggère alors astucieusement le caporal d'ordinaire, à ta place, j'verserais deux bons litres de vin là n'dedans et je ferais faire un bouillon.

Un rire fuse : Fouillard ne peut plus se retenir. Mais les autres approuvent de la tête, sérieux comme un concile.

— T'es pas louf que je vas y f... du vin, proteste pourtant Bouffieux qui retrouve une lueur de raison dans les fumées du tord-boyau... Vous m'avez déjà fait mettre du lait.

— Qu'est-ce que ça prouve? D'abord du lait, t'en as pas mis l'êrche, et puis les légumes ont tout bu. J'te dis que tu as tort.

— Sûr que ça serait meilleur, opine hypocritement Vairon.

— Mais j'en ai pas d'pinard. J'peux pourtant pas prendre celui de l'escouade.

Le caporal d'ordinaire, sentant faiblir le cuistot désemparé, a un beau geste.

— Tiens, j't'en refille deux litres, moi... Broucke, prends dans le coin. Il y en a six seaux pleins et trois bouteillons.

Prompt, le ch'timi saisit le premier seau venu — je reconnais le seau de toile dans lequel, ce matin, j'ai fait ma toilette — et en vide quatre bons quarts, au jugé.

— Ça sera fameux, affirme Vairon, qui fait déjà claquer sa langue d'un air de gourmandise.

— Tu crois? demande Bouffieux vaguement inquiet.

— Probable, approuvent tous les autres avec ensemble. T'as rien mis de mauvais dedans... De la viande, des patates, du lait pour adoucir, des poireaux, du vin, du lard d'Amérique pour graisser un peu, du riz pour

lier la sauce, des biscuits. C'est du bon, tout ça. Bouffieux, soucieux, malgré tout, soulève le couvercle et flaire le mélange.

— J'sais pas si c'est une idée, mais ça sent drôle.

— Pourquoi que ça sentirait drôle, proteste Sulphart qui veut s'en mêler.

Et écartant les autres, il vient humer à son tour le fumet de notre dîner.

— Ça donne faim, affirme-t-il avec un aplomb scandaleux. Tu goûtes pas?

Vairon, sans se faire prier, puise dans le chaudron avec son quart, et en sort une sorte de pâte épaisse et volâtre dont la seule vue lève le cœur. Il goûte lentement, à petites gorgées de gourmet.

— C'est fameux, fait-il. Sans charre, c'est pépère, seulement — et il semble chercher un moment — on dirait tout de même qu'il manque...

— Quoi, éclate Bouffieux, tu vas pas dire qu'il manque encore quelque chose.

— J'dis pas, seulement à mon idée, un petit peu de chocolat râpé dans ce fricot-là, ça ne ferait rien de sale...

Tous les dos se courbent ; ils étranglent de rire, ils étouffent, ils n'en peuvent plus. Mais cette fois, le cuistot résiste. Il hausse les épaules en relevant son pantalon à deux mains, d'un geste de dandy.

— Du chocolat dans d'la soupe, ça c'serait jamais vu. Tu me prends pour un...

— Dans d'la soupe qu'il dit, l'enfifré, s'exclame Sulphart. Ce que c'est de la soupe, d'abord? Et puis moi, hein, j'm'en colle. Mais si t'étais si marle que ça, c'était pas la peine de venir me chercher avec Broucke pour t'aider à faire la croûte. Une autre fois, tu ne m'auras plus...

Toute la bande approuve Sulphart, et Fouillard flétrit en trois mots crus la noire ingratitude de son successeur.

— Il t'donne un bon conseil et tu l'envoies... T'as tout d'la vache.

— Mais non, braille Vairon, il sait tout mieux que tout le monde...

Un des cuistots hausse les épaules.

— Ils sont tous les mêmes. Ça ne sait rien f... et ça ne veut écouter personne. Demande voir aux gars de mon escouade si je leur en mets pas, du chocolat dans l'rata. Et si j'leur fais pas du riz au chocolat maous...

— Mais c'est pas du riz, se défend encore Bouffieux, plus mollement, c'est du rata.

— Ça ne fait rien, intervient le cabot. T'as tort de t'obstiner. Du chocolat, c'est toujours bon... Ce soir, je becueterai à ton escouade, tiens, tu m'feras une part...

Cette fois encore le marchand de chevaux abruti, se résigne avec une docilité de poivrot. Sortant son couteau, il râpe deux barres de chocolat dans son rata qui bout, tandis que derrière son dos Broucke mime une danse canaque, en brandissant sa hachette.

En bousculade, les autres sortent, étouffant de rire, pliés, bégayant et laissent Bouffieux tout seul devant son chaudron.

Dans le jardin, au pied du mur brodé de joubardes, des foyers fument : la cuisine de toutes les escouades. Ici de la soupe, là du rata. Celui de la deuxième prépare des frites.

— C'est pas nous qui aurons la veine d'en dégauchir un comme ça, regrette Vairon.

Un autre, planté perplexe devant son feu tient dans sa large patte noire un gros morceau de bœuf conservé, enroulé dans sa gaze.

— Encore du paquet de pansement, peste-t-il avec dégoût. Comment que tu veux faire cuire c'te saloperie-là, j'te le demande.

Et il considère longuement sa viande, l'air absorbé, comme Hamlet devait regarder le crâne de Yorick. Je cherche Sulphart. Siffolant, il s'est planté au bout du clos, la pensée au vent.

— A quoi penses-tu, Sulphart?

Il garde son air rêveur.

— J'pense qu'à la mobilisation, en quittant l'usine, j'ai laissé mes outils et mes bleus chez l'bistrot d'en face en lui disant : « Mettez ça de côté, j'vous les reprendrai un de ces samedis, en rentrant d'Berlin... »

ROLAND DORGELÈS.



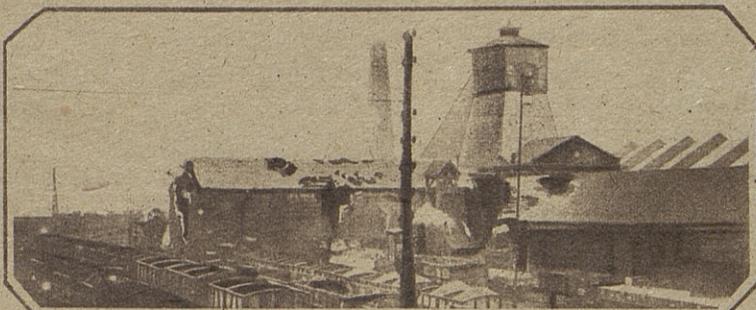
LE ROI DES BELGES AVIATEUR
Pour défendre devant le Comité des Quatre les intérêts de son peuple, le Roi Albert est venu de Bruxelles à Paris en avion et après avoir vu le président Wilson, MM. Clemenceau et Lloyd Georges, il est reparti par la voie des airs pour sa capitale.

J'ai vu.

L'ALLEMAGNE PEÛT ET DOIT PAYER



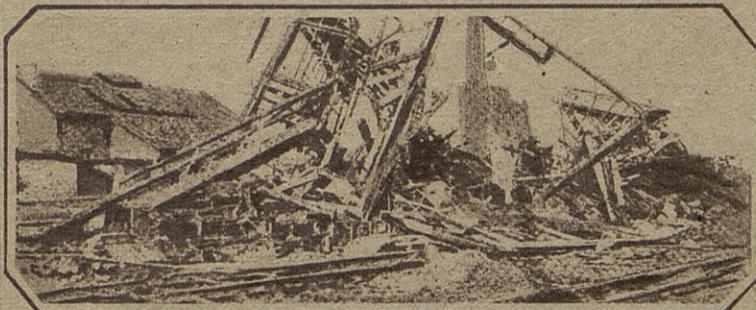
Dévastation
du terrain agricole
et des forêts :
18 Milliards



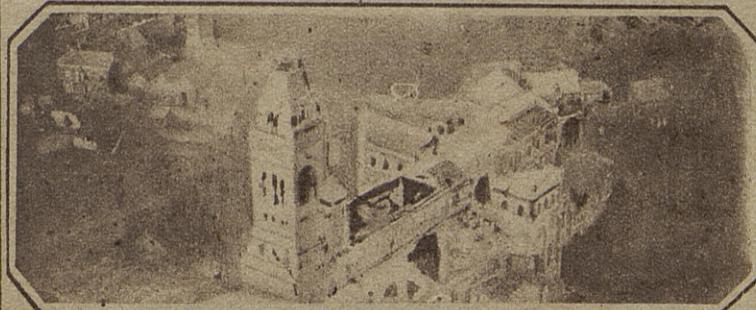
Dommages
aux
houillères :
4 Milliards 1/2



Dévastation des
usines et
Dommages industriels :
35 Milliards



Destruction
des voies
de communication :
8 Milliards



Destruction
des
Edifices et Habitations :
34 Milliards 1/2



Pensions
aux Mutilés et aux autres
victimes de la guerre :
30 Milliards

Enfin les délégués à la Conférence de la Paix sont allés visiter les régions du Nord et de l'Est de la France dévastées par l'ennemi. On sait avec quel raffinement, avec quelle cruauté systématique les Allemands ont ravagé les pays qu'ils occupaient, s'acharnant à les ruiner pour toujours. Et, en fait, ils ont réussi dans leur tâche satanique, car, durant de longues années, ces régions ne seront que des terres de désolation où la vie sera presque impossible.

TOTAL : 130 Milliards

BONICHET, APOTRE DU SYSTÈME TAYLOR

BONICHET passait dans la rue en trainant une voiture à bras chargée d'un humble mobilier : un lit pliant et sa literie, une table, deux chaises, quelques ballots. Il m'aperçut, se rangea le long du trottoir, fit tomber les béquilles sur lesquelles s'équilibrait son bagage et, sortant des brancards, il me tendit la main :

« Je vais en profiter pour souffler un peu ! ça va-t-il comme vous voulez ? »

« Et vous ? Vous déménagez ?... »

Mais il hocha la tête : « Ce n'est pas moi, c'est mon second fils qui vient d'être démobilisé et a trouvé une bonne place dans une usine de la banlieue. L'ennui, c'est que c'est trop loin de chez nous et qu'il va être obligé de vivre en garçon... Enfin, il est sérieux, et cinq ans de guerre, ça forme un homme. Je pense aussi qu'il ne tardera pas à se marier. Il aurait toujours fallu qu'il nous quitte : plus tôt ou plus tard, n'est-ce pas ? Quand on a des enfants, il ne faut pas être égoïste, ce n'est pas eux qui ont demandé à venir au monde ! »

Il ajouta : « D'ailleurs ce n'est pas parce que ce sont mes enfants, mais je n'ai pas à me plaindre. Tous les trois sont travailleurs et raisonnables ; et pour ce qui est de gagner leur vie, ils la gagnent bien, mais surtout le second... »

— Il était camionneur ?

— Oui, mais il a lâché son ancien métier. Camionneur, je ne dis pas que ce soit mauvais, mais il y a trop d'occasions de boire des verres avec celui-là ou un autre ; il est devenu conducteur d'autos pendant la guerre, il a appris des tas de bricoles. Le voilà maintenant à Puteaux dans une fabrique d'instruments agricoles... Ça, c'est sérieux ? »

Je crus devoir présenter mes compliments à l'heureux père dont la vieillesse tranquille ne serait pas troublée d'inquiétudes, et j'ajoutai :

« Mon brave Bonichet, quand on a été toute sa vie comme vous un honnête ouvrier, on mérite d'avoir ses enfants si près de soi... »

Il me remercia et conclut :

« Je ne dis pas que je n'ai pas fait ce qu'il fallait pour les élever convenablement, mais tout de même leur génération et la mienne, ça n'a plus aucun rapport. De mon temps, je me le rappelle sans récriminer, il fallait quatre ou cinq ans d'apprentissage pour faire un ouvrier possible et, pendant ce temps-là, on gagnait des clous ! Maintenant, avec la mécanique, le moindre gosse se fait des semaines de douze à quinze francs, quelquefois plus, et un ouvrier qui ne gagne pas ses quatre cents francs par mois, c'est qu'il n'est pas ben à grand-chose. Je sais bien que la vie est plus chère, mais tout de même, le travailleur sérieux a de l'aisance, et, s'il est bien marié avec une femme qui n'a pas de coquetterie, il est à l'abri du besoin ; et ça sera de mieux en mieux ; tous les jours on trouve de nouveaux moyens pour augmenter la production ; je ne dis pas que ça soye pour faire des hommes capables de tout faire, la machine fait le gros du travail ; ça n'est peut-être pas du fini et de l'artistique comme de mon temps, où l'on mettait quatre jours pour assembler une armoire, mais l'armoire, quand tous les bouts arrivent de dix machines, est assemblée tout de même et faut vraiment bien s'y connaître pour voir que les tenons et les mortaises n'ont pas le fini d'autrefois. N'empêche que l'ouvrier gagne trois fois plus et que l'armoire coûte trois fois moins. J'ai beau être vieux, mais je ne suis pas ennemi du progrès... »

— Ce qui prouve que vous êtes intelligent. »

Il sourit et se gratta la tête :

« Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que la standardisation ? »

— Mais si, Bonichet ! j'en ai une notion générale... »

Mais il m'interrompit :

« Je vais vous expliquer : c'est un truc américain. Les Américains, ce sont des types qui ont le sens pratique. Ah ! ce ne sont pas des fainéants, loin de là, mais ils ont une prétention ; ils veulent bien travailler, mais il faut que ça leur rapporte des dollars, et comme ce ne sont pas des abrutis qui se contentent de se

mettre en grève et de gueuler dans les syndicats, ils cherchent des combines pour gagner du temps — parce que le temps, c'est de l'argent ! — et pour que leur ouvrage, elle soye bien faite en allant le plus vite possible. Je vais prendre un exemple : vous, votre métier, c'est d'écrire, et ce n'est pas d'éplucher des pommes de terre. Je me doute bien que vous en avez épluché comme tout le monde quand vous étiez au régiment, mais, sauf le respect, je suis bien sûr que vous leur enleviez un centimètre de peau et qu'il y avait dans vos épluchures de quoi nourrir un troupeau de cochons. En France, on est pour l'égalité, tout le monde doit éplucher les pommes de terre ! Et moi, qui mettais quatre heures à écrire une lettre à mes gas quand ils étaient au front, si on m'avait désigné au régiment pour être scribouillard, je m'y serais collé parce qu'on aurait dit qu'il n'y avait pas de raison que je reste debout tout ce temps pendant que vous étiez devant vos paperasses, le derrière sur une chaise. Je vous explique en *grosso modo* comme on dit pour vous faire bien comprendre. Le résultat, c'était que les pommes de terre étaient mal épluchées et que les écritures étaient mal faites. Et tout comme ça ! Seulement les Américains se sont aperçus du coup : ils ont beau être républicains comme vous et moi, ce ne sont pas des ballots. Il y a un nommé Taylor qui s'est dit comme ça : « Celui qui a l'habitude de faire quelque chose le fait mieux que celui-là qui n'a pas l'habitude ; et celui qui a l'habitude de faire un ouvrage le fera encore mieux et plus vite s'il fait toujours le même ouvrage et s'il ne fait que ce boulot-là ! » Alors il n'a fait ni une ni deux, il a dit : « Toi le père Bonichet tu sais te servir d'une varlope, tu feras des copeaux ; vous, Monsieur l'écrivain, vous ferez les correspondances ; toi, le père Miroton qui n'es bon à rien tu balaieras l'atelier ; toi, le loupiot qui a ton certificat d'études, tu compteras les vis ; à chaque homme son travail et rien d'autre, et comme tout s'enchaîne, voilà que je fais plus de copeaux qu'avant, que l'atelier est mieux balayé, que les écritures sont plus vite faites, que les vis sont mieux comptées, et comme personne ne perd de temps, tout le monde produit plus, et, comme tout le monde produit plus, tout le monde gagne plus, ou peut travailler moins longtemps, et comme on travaille moins longtemps, on est moins fatigué, et comme on est moins fatigué, la besogne est mieux faite, ainsi de suite. C'était pas sorcier à trouver, ce truc-là, seulement il fallait être Américain pour y penser, parce que chez nous, je vais vous expliquer, il y a la routine et la vanité professionnelle.

Je parle dans mon métier, par exemple. Un ouvrier avait son orgueil. Il disait : « C'est moi qui ai fait cette armoire-là, et elle est bien balancée ! » Et il regardait son armoire comme si vraiment il n'y avait que lui au monde pour faire une armoire ; il avait pris son temps, craché dans ses doigts, affûté ses outils, cherché ses bouts de bois chez le débiteur en baguenaudant autour de l'établi des copains ; il avait fait chauffer sa colle en la surveillant comme de la soupe à l'oignon, il avait perdu son temps, quoi, et il était épaté au bout de sa semaine, après avoir fait une belle armoire, d'avoir gagné six francs par jour, tout juste de quoi se payer une palette de salé le dimanche à déjeuner. Seulement il avait son orgueil d'ébéniste. Maintenant ces trucs-là, ça va être barré ; quand une armoire sortira de l'atelier, personne ne pourra plus dire : c'est mon armoire, parce que quarante ouvriers en auront fait chacun un petit bout. Elle sera anonyme, comme de bien entendu, mais il ne sortira pas trente armoires par semaine, mais cent, mais cent quarante, mais je ne sais pas combien, et, en fin de compte, celui qui gagnait six francs en gagnera quinze ou vingt, et l'armoire, qui coûtait dans les deux cents ou trois cents francs, en vaudra tout de suite et toute pareille la moitié... »

Je tentais de protester, car, si le discours de Bonichet contenait une grande part de vérité, son raisonnement n'était pas à l'abri des critiques :

« Sans doute, mon brave ami, vous avez raison. Mais on peut vous présenter des objections : la première est de ravalier l'artisan au rôle d'une machine ; vous prenez, par exemple, la besogne de raboter, vous faites des copeaux, vous faites admirablement des copeaux, mais peu à peu vous êtes incapable de faire autre chose. Votre ingéniosité disparaît, votre savoir-faire général et votre goût, jusqu'au jour où l'on trouvera une machine qui fera les copeaux à votre place. »

— Eh puis ? dit Bonichet.

— Eh bien, on vous donnera votre compte et l'on se passera de vous.

— Non, Monsieur ! non, Monsieur ! je surveillerai la machine sans m'en faire, voilà tout ! Au lieu de pousser la varlope ou le sabot, je donnerai les bouts de bois à l'outil, et, si l'outil travaille plus vite que moi, tant mieux, parce qu'on fera encore plus d'armoires, et si je jagne un peu moins sur chaque pièce, je gagnerai sur la quantité... »

— J'admets, mais une autre objection se présente : c'est l'unification du produit. Toutes les armoires, puisque armoires il y a, seront faites sur le même modèle. L'initiative et l'intelligence de l'ouvrier seront réduites à rien. »

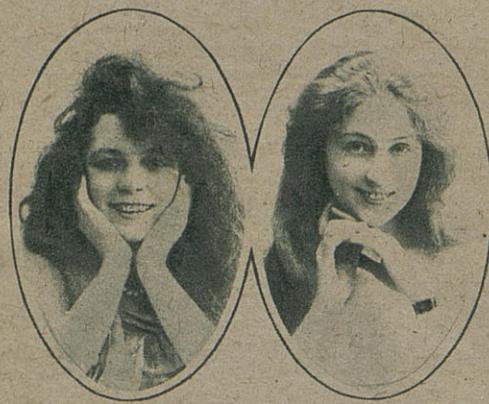
Mais Bonichet me regarda avec beaucoup d'indulgence :

« C'est malheureux de voir comme vous n'êtes pas à la page. D'abord je vais vous dire une chose : il y a des ouvriers et il y a des artistes, ce qui n'a aucun rapport. Si vous avez besoin d'avoir une armoire pour avoir une armoire, vous irez à mon usine ; maintenant, si vous tenez à avoir quelque chose de tout à fait spécial et dans les grands prix, vous vous adresserez à un ouvrier qui vous fera votre mobilier comme on fait un tableau. Une comparaison : vous écrivez ? Bien ! Vous écrivez tous les jours et deux cents fois par jour la même lettre : « Monsieur, j'ai reçu votre commande et je vous livrerai fin courant. » Un beau jour, vous en avez plein le dos d'écrire toujours la même chose. Qu'est-ce que vous faites ? vous faites imprimer votre habillarde et vous n'avez qu'à écrire l'adresse. Maintenant, on vous demande d'écrire une chanson pour l'anniversaire de votre belle-mère ; c'est toujours de l'écriture, mais ça n'a plus aucun rapport. Vous rentrer chez vous, vous mettez vos chaussons et vous faites vos couplets, en y mettant le temps qu'il faut... »

Maintenant, on vous demande d'écrire une chanson pour l'anniversaire de votre belle-mère ; c'est toujours de l'écriture, mais ça n'a plus aucun rapport. Vous rentrer chez vous, vous mettez vos chaussons et vous faites vos couplets, en y mettant le temps qu'il faut... »

« Monsieur, j'ai reçu votre commande et je vous livrerai fin courant. » Un beau jour, vous en avez plein le dos d'écrire toujours la même chose. Qu'est-ce que vous faites ? vous faites imprimer votre habillarde et vous n'avez qu'à écrire l'adresse. Maintenant, on vous demande d'écrire une chanson pour l'anniversaire de votre belle-mère ; c'est toujours de l'écriture, mais ça n'a plus aucun rapport. Vous rentrer chez vous, vous mettez vos chaussons et vous faites vos couplets, en y mettant le temps qu'il faut... »

ROBERT DIEUDONNÉ. (A suivre.)



Mlle Germaine WEBB.

Mlle DEVILDER.

DEUX ÉTOILES DE "FOLIES EN TÊTE"
Les Folies Bergère viennent de donner leur grande revue de printemps. "Folies en tête" où M. Louis Lemarchand avec un esprit endiable fait défilé dans un cadre d'un luxe extraordinaire des scènes de music-hall particulièrement spirituelles.

UN PONT SUR LA MANCHE

De nombreux projets ont été étudiés pour réunir l'Angleterre au continent. MM. Schneider et Hersent établirent les plans d'un pont métallique qui aurait franchi le détroit du Pas-de-Calais.

L'Angleterre ne fut séparée du continent européen qu'au début de l'âge géologique actuel. L'action lente mais continue des eaux a réussi à percer l'isthme qui la réunissait à la France ; elle continue d'ailleurs son œuvre de destruction incessante, et le détroit du Pas-de-Calais s'élargit annuellement d'environ 40 mètres.

Toute l'histoire, toute la psychologie du peuple anglais s'expliquent par cet isolement insulaire. Un romancier pourrait nous dire ce qu'eût été le sort de ce pays s'il n'eût été qu'une pointe avancée de notre continent. Car le sort des nations est conditionné, par le développement des routes, que celles-ci soient terrestres, marines, ferrées ou aériennes.

Pendant des siècles, notre grande voisine ne voulut pas d'autre voie de liaison avec les peuples du monde que celle des mers. Elle avait sur celles-ci un empire jaloux, et elle en gardait soigneusement les carrefours. Mais il ne semble pas qu'à présent cet unique moyen de communication puisse suffire aux besoins de pénétration réciproque et de transit international qu'exige le formidable essor économique qui est à base de la prospérité et du bonheur des peuples. Et notre grand génie militaire, qui fut également un précurseur intuitif des exigences commerciales du monde, Napoléon, s'entretenant avec Fox, pouvait dire à ce ministre anglais que le tunnel sous la Manche était une des grandes choses qu'il lui fallait accomplir.

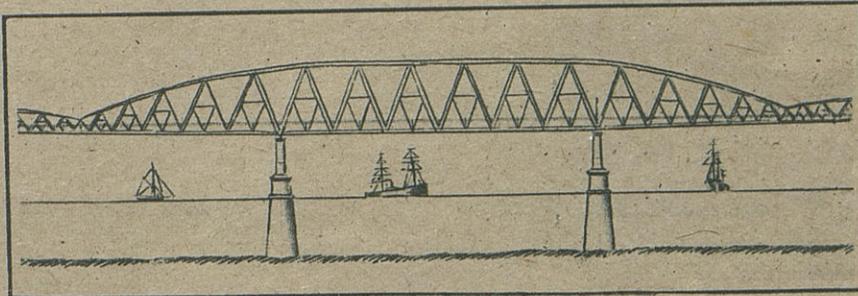


Dès le début du XIX^e siècle, en effet, on avait compris la grande utilité que présenterait la réalisation du moyen qui permettrait la libre communication entre la France et l'Angleterre. C'est de cette époque que date le premier projet de tunnel sous-marin. Une double voie carrossable y était prévue. Les diligences y eussent passé et le trafic des rouliers, sous cette voûte de plus de 30 kilomètres, n'eût pas manqué assurément de pittoresque. Mais, est-il besoin de le dire, l'Angleterre n'eût point voulu, à cette époque surtout, d'une voie d'accès, capable d'amoindrir la force qu'elle tirait du bras de mer qui fut, pour Napoléon, un obstacle demeuré insurmontable.

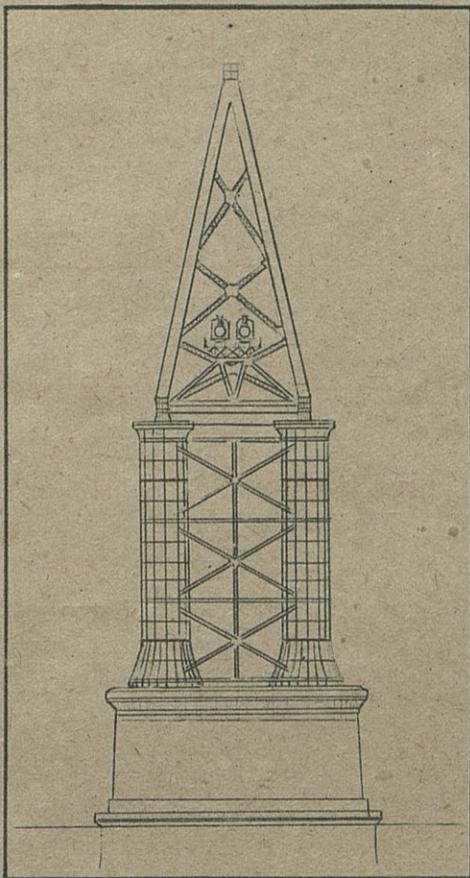
Cette intransigeance, elle la voulut maintenir inflexible jusqu'à ces tout derniers temps. Et cependant, les projets se succédaient. Ce fut, vers le milieu du dernier siècle, le projet d'un tube que Franchot et Tissier proposèrent de jeter au fond du détroit. Une route eût été contenue dans ce tube. Outre les difficultés qu'eussent présentées les travaux du lancement de ce tube, il eût semblé précaire de laisser la circulation s'établir dans un ouvrage qui, pour être construit solidement, n'en serait pas moins demeuré exposé aux actions des courants et à celles des épaves.

En 1876, on fit une série de sondages à seule fin de connaître la composition exacte des couches géologiques qui forment le substratum du détroit du Pas-de-Calais. Et, pendant que s'effectuaient ces recherches qui ont servi de bases aux plans d'un tunnel, MM. Schneider et Hersent mettaient au point un projet de pont sur la Manche dont nous allons rappeler les caractères principaux.

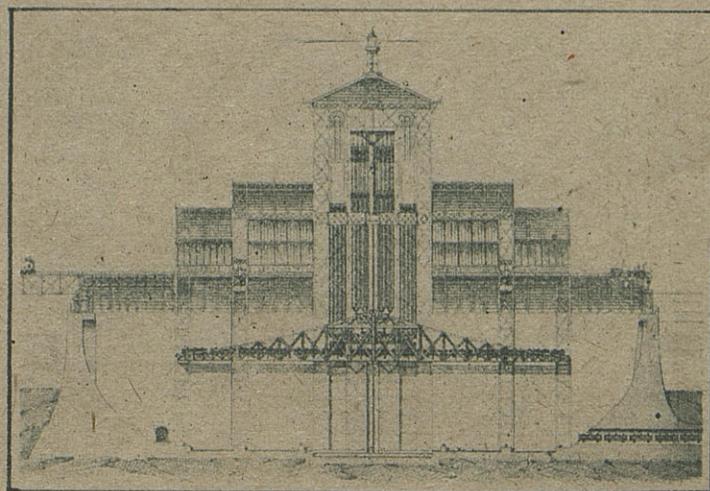
La ligne qu'eût suivie ce pont eût été celle des petites profondeurs,



Avant-projet Schneider : traveses de 200 et de 350 mètres.



pour faciliter la construction des piles. Elle se serait détachée de la côte française près du cap Gris-Nez, et elle eût atteint la côte anglaise près de Folkestone, après avoir passé sur les bancs du Varne et du Colbart. On sait que ces bancs sont situés vers le milieu du détroit à une distance l'un de l'autre de 6 kilomètres



LE PROJET MIXTE PHILIPPE BUNAU-VARILLA
On aperçoit ici l'élévation à l'une des extrémités.

et séparés par une fosse de 25 mètres de profondeur. Ils ne sont recouverts, au moment des basses mers, que par une couche d'eau de 7 à 8 mètres. La distance totale à franchir selon cette ligne eût été de 38 kilomètres.

Le terrain avait été reconnu d'une solidité suffisante pour supporter les ouvrages importants que constitueraient les blocs de maçonnerie servant de piliers de support. La surface de ces piliers, à la partie supérieure, eût été de 650 mètres carrés ; elle eût supporté des colonnes métalliques servant d'appui directs aux travées du pont. La surface de leur base, au niveau de leur contact avec le sol, aurait été de 1 604 mètres carrés.

L'ensemble de ces piles eût occupé un peu plus du douzième de la section du détroit. On pouvait redouter que cette réduction du « canal » ne produisît une augmentation sensible de la vitesse des courants, ainsi que cela s'observe au niveau des piles d'un pont sur une rivière. Cela ne sembla pas probable aux ingénieurs. En tout cas, l'écartement des piles, fixé à 500 mètres et à 300 mètres pour les grandes travées, à 250 mètres et à 100 mètres pour les petites, eût été suffisant pour n'offrir à la navigation aucun obstacle dangereux. Les épaves, les corps flottants eussent même été entraînés par le courant vers le milieu des ouvertures.

Les piles métalliques, fixées sur les plates-formes des piliers, auraient eu 40 mètres de hauteur, ce qui eût mis la partie inférieure du tablier à environ 55 mètres au niveau des hautes mers. Cette hauteur était suffisante pour laisser un libre passage à tous les bâtiments, quelle qu'ait été leur classe.

Le nombre des voies était de deux et la largeur du tablier de 8 mètres. Quant à la largeur du pont, elle était variable. La plus grande distance entre les axes des parties principales était de 25 mètres. Cet espacement était nécessaire pour assurer la stabilité de l'ouvrage contre l'action du vent le plus violent. Entre les voies et en dehors de celles-ci, on avait prévu des trottoirs sur toute la longueur du tablier.

Les ingénieurs avaient écarté de leur projet l'établissement d'une voie carrossable que les progrès de la traction automobile, feraient envisager aujourd'hui avec plus d'attention.

Si bien étudié qu'ait été ce projet d'un pont sur la Manche, on craignait qu'un tel ouvrage d'art n'entravât la navigation. Un autre projet, dû à M. Philippe Bunau-Varilla, envisageait la construction d'un pont à chacune des extrémités d'un tunnel. Cette conception fort ingénieuse n'avait d'autre but que de ménager la susceptibilité de nos amis les Anglais et de mettre à la portée du canon les voies d'accès du tunnel qui leur faisait redouter la possibilité d'une attaque par cette route sous-marine.

Aujourd'hui, de pareilles craintes n'existent plus, et les travaux du tunnel semblent être sur le point d'être continués, car, commencés il y a trente ans de chaque côté du détroit, ces travaux furent interrompus à la demande de l'Angleterre. Les deux capitales, les plus importantes de l'Europe, distantes l'une de l'autre de 500 kilomètres au plus, seront donc enfin réunies par le rail. Paris l'aura été avec Pékin avant de l'être avec Londres, mais qu'importe. Les relations économiques, l'influence morale, les avantages de toute nature vont être obtenus par cette œuvre colossale qui sera la gloire de ce siècle.

D^r J. CRINON.

LES PETITS FAITS DE LA QUINZAINE



Le pilote Guillemat et le convoyeur Schurck du service aérien Paris-Bordeaux-Paris.



Au grand Tournoi de Tennis de Cannes. Sur le cliché,

M^{me} Lenglen, MM. Lenglen, Gobert, Decugis, Albarran.



Au match armées franco-anglaises : M^{lle} Jeanne Foulon offre un bouquet au capitaine.



Le général Henrys com^{ant} des troupes alliées en Pologne.



Deux sœurs élues députés au parlement de Weimar : M^{lles} Anna et Malda Juch Ranz.



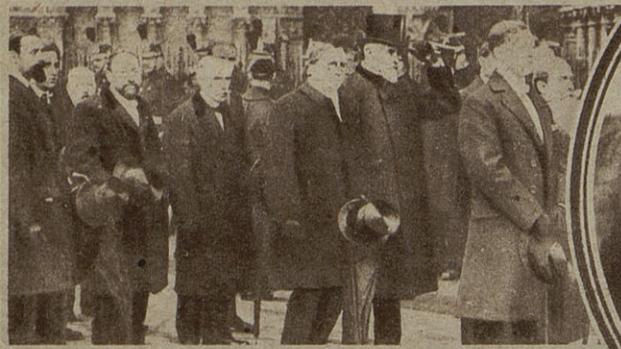
Le peintre Sarreluys a fait une très belle exposition.



Au Cross-Country féminin de Saint-Cloud : La princesse Nicolas de Grèce, fille du prince Roland Bonaparte et ses enfants.



Au premier départ du service commercial aérien Paris-Bordeaux-Paris : le colonel Lecler et ses principaux collaborateurs.



Aux obsèques de M. Mithouard, président du Conseil municipal de Paris. Les personnages officiels devant Notre-Dame.



Mademoiselle Madeleine Brard, élève du Conservatoire, envoyée de la France comme propagandiste de l'art français.



La semaine de motoculture à Saint-Germain-en-Laye. Visite officielle du président Poincaré avec le capit^e Jullien M. Boret, etc.



Un des derniers clichés de guerre. Une batterie passe de nuit dans un tir d' barrage.



Le démon de la guerre — enfin muselé par la Ligue des Nations. Dessin d'après le journal anglais, le London Opinion.



Le général des troupes coloniales allemandes von Lettow-Vorbeck, rentre à Berlin.

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C^{ie} G^{ie} de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
Fabrication Française
le



Couleur ambrée.

MARQUE DÉPOSÉE

MARQUE DÉPOSÉE

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les LESSIVES

DU CORAN BLEU
Mousseuse et Savonneuse
L'ANÉMONE
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

EPILEPSIE

MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris



COMPTOIR PHILATÉLIQUE

44, Rue Taitbout, PARIS
Prix courant gratuits et franco
Achat au PLUS HAUT PRIX
de Collections, Lots et vieilles Corresp.

POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme.
Notice 0 fr. 20.
W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).

Chant de Travailleur
Quand Madelon...

La Ma. de. lon pour nous mes pas se. re. Quand on lui prend la taille ou le men. ton. Et le re. cest tout final qu'il faut. Ma. de. lon. Ma. de. lon. Ma. de. lon.

CARTE POSTALE EN COULEURS
de ce Grand Succès
Le cent 42.50. Le mille 440 fr. En vente partout 0.25 la carte. — Commandes avec mandat-poste ou billets. Librairie de l'Estampe 21, rue Joubert PARIS. Franco catalogue gros des Cartes d'actualités patriotiques.

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

Éviter l'Équivoque sur les qualités
Savons spécial non silicaté 22 fr. le postal de 10 kg.
Huiles cuit extra-pur 72 1/2 34 fr.
de table extra-douce 56 fr.
d'olive pure super. 57 fr. 50
CONTRE MANDAT-POSTE A
PIGNATEL & C^{ie}, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

PELADE NOUVEAU TRAITEMENT
BENIT, pharmacien
17 rue Malabiau, Toulouse

Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Étouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits).

435

ADRIEN PEYTEL

DOCTEUR EN DROIT, AVOCAT A LA COUR D'APPEL

LOI SUR LES LOYERS

DOIT PAYER QUI PEUT

GUIDE PRATIQUE
DU LOCATAIRE ET DU PROPRIÉTAIRE

VIENT DE PARAÎTRE :

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE DE

LA LOI DU 4 JANVIER 1919

TOUS LES CAS EXPLIQUÉS
ET RÉSOLUS, SIMPLEMENT,
SANS AVOCAT, SANS PROCÈS

PRIX NET : 2 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

URODONAL

Guérit le rhumatisme

Communications
Académie de
Médecine
(10 nov 1908)
Académie des
Sciences
(14 déc 1908)



Avant la cure
d'Urodonal

Après la cure
d'Urodonal

Recommandé par
le professeur
LANCEREAUX
Ancien Président de
l'Académie de
Médecine dans son
Traité de la Goutte.

Goutte
Rhumatismes
Gravelle
Artério-Sclérose
Aigreurs

L'URODONAL
réalise une véritable
saignée urique (acide
urique, urates et
oxalates)

Etabl^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes,
Paris. Le flacon, 8 fr.; les 3,
23 fr. 25.

L'URODONAL nettoie le rein. lave
le foie et les articulations. Il assouplit
les artères et évite l'obésité.

Globéol

donne de la force

Pâles couleurs
Convalescence
Surmenage
Faiblesse
Débilité



Anémies
Tuberculeux
Neurasthéniques :

GLOBÉOLISEZ-VOUS

L'OPINION MÉDICALE :

• Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints.

D^r DELSAUX,
Médecin sanitaire maritime.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris.
Le flacon, franco 7 fr. 20; les 3 franco 20 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la nouvelle
forme en comprimés,
très rationnelle
et très pratique



L'antiseptique que
toute femme doit
avoir sur sa table
de toilette

Comme une fleur, par la GYRALDOSE

L'OPINION MÉDICALE :

La Gyraldose, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rivale dans tout ce qui existe et a été préconisé jusqu'ici; il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était nécessaire.

D^r DAGUE, de la Faculté de Médecine de Bordeaux.

Etabliss^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et ses pharm. La boîte,
no 5 f. 30; les 1, no 20 f.; la gde boîte, no 7 f. 20; les 3 boîtes, no 20 f.

VAMIANINE

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Nouveau produit
scientifique non
toxique, à base de
métaux précieux
et de plantes
spéciales.



Acné
Psoriasis
Eczéma
Ulcères

Vamianine jure
l'avarie et en em-
pêche toutes les
manifestations.

L'OPINION MÉDICALE :

• Ce qui est absolument démontré d'ores et déjà, c'est que, même employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale.

D^r RAYNAUD,
Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

Toutes pharmacies et Etabliss^{ts} Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, no 11 fr.
BROCHURE SUR DEMANDE